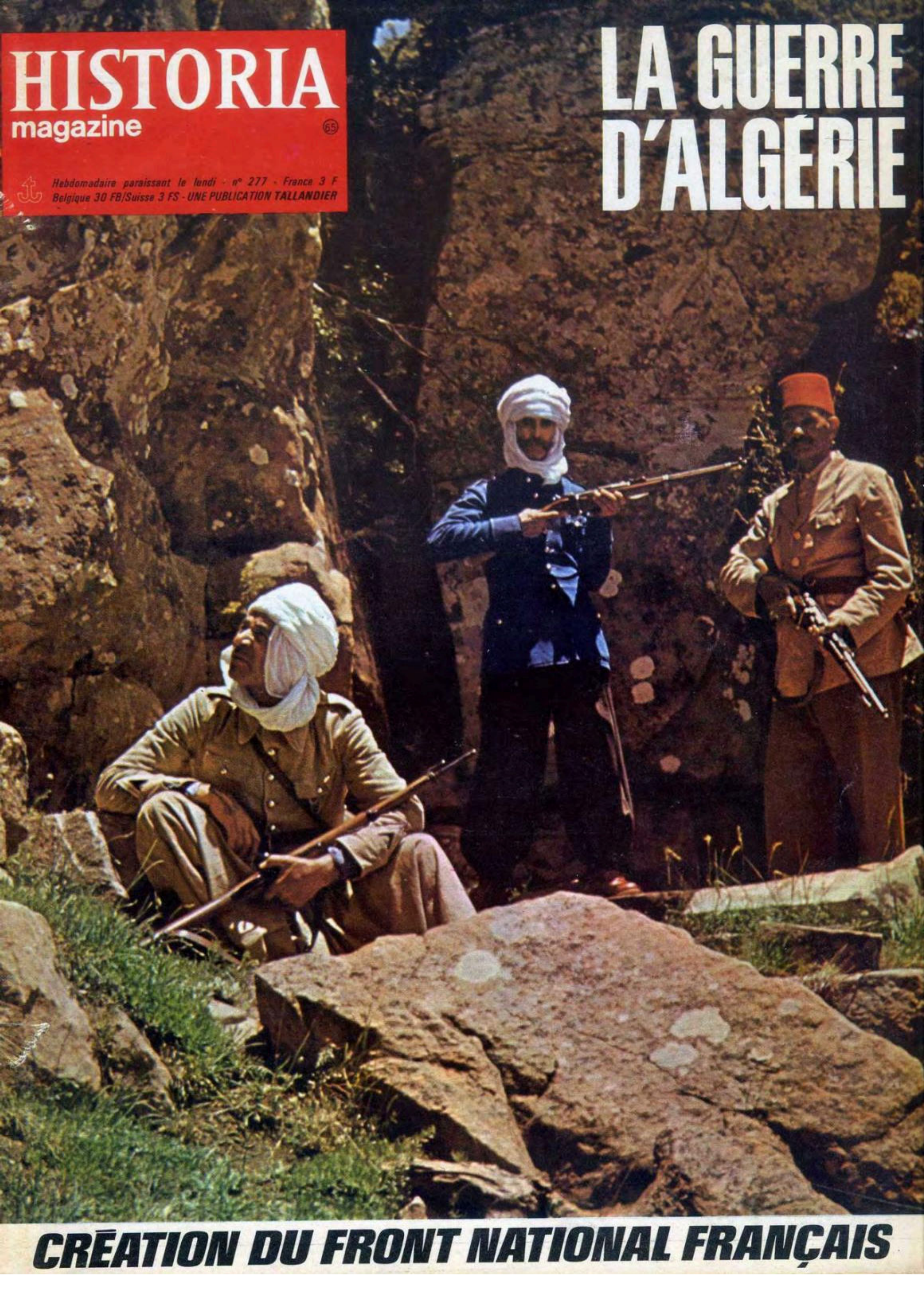
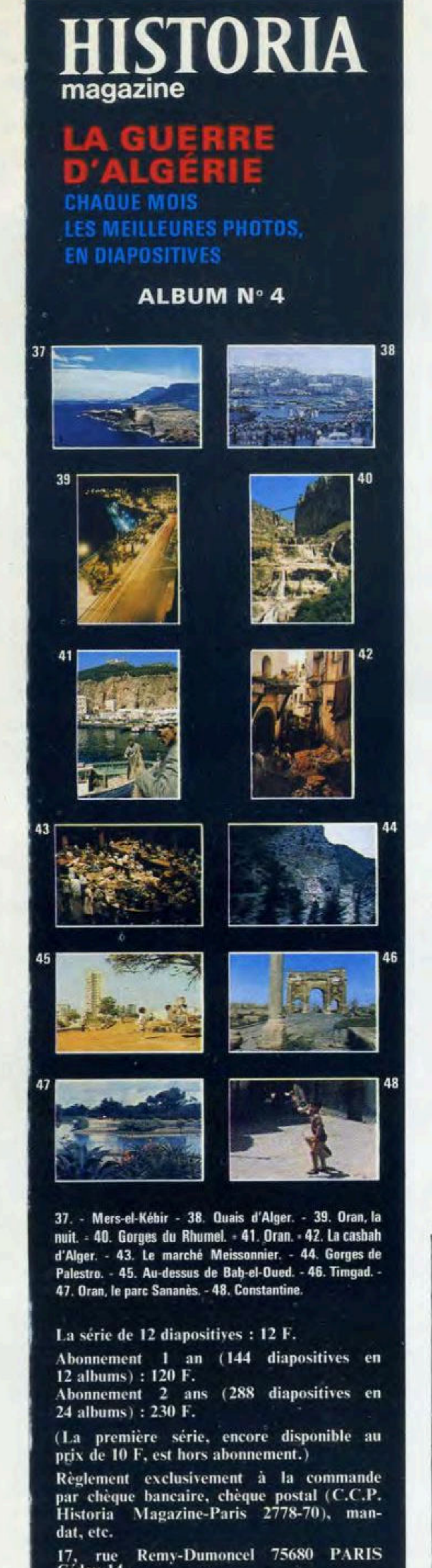

HISTORIA
magazine
65
Hebdomadaire paraissant le lundi - n° 277 - France 3 F
Belgique 30 FB/Suisse 3 FS - UNE PUBLICATION TALLANDIER
LA GUERRE
D'ALGÉRIE
CRÉATION DU FRONT NATIONAL FRANÇAIS



Couverture : Photo Marguerite Sy

DE GAULLE ET LE RÉGIME PRÉSIDENTIEL

Jean FONTUGNE

LES nouvelles institutions de la Ve République rapidement mises en place, le général de Gaulle attend la première occasion pour exposer à la France et au monde ses objectifs nationaux et internationaux. Il la provoquera en tenant, le 25 mars 1959, une conférence de presse, la première depuis son élection à la présidence de la République.

Devant plus de six cents journalistes français et étrangers, il esquissera les grandes lignes de sa politique sociale et étrangère. Il ne s'en écartera pratiquement pas au cours des dix années qui vont suivre.

Il confirmera, dans son discours préliminaire, que la volonté de l'Élysée est d'orienter la politique du gouvernement sur tous les plans, particulièrement en Algérie. Le général de Gaulle, en annonçant les mesures à prendre pour permettre l'assainissement, qu'il estime proche, de l'économie française, n'oublie pas le monde du travail et parle déjà de l'intéressement des salariés aux bénéfices de l'entreprise.

C'est au cours de cette même conférence de presse du mois de mars que le président de la République, malgré son récent entretien avec Adenauer, annonce la reconnaissance, par un pays du monde libre, la France, de la frontière Oder-Neisse. Il ne dissimule pas, enfin, ses difficultés avec l'alliance atlantique.

Les réactions aux prises de position du chef de l'État ne se feront pas attendre.

Celles des responsables du 13 Mai seront vives et immédiates. Déjà sensibilisés par les précédentes déclarations du général de Gaulle, ils ne lui cachent plus leur opposition et renforcent l'organisation de leurs groupements d'action en Algérie et en métropole.

L'armée, dont les effectifs en Afrique du Nord approchent de 400 000 hommes, demeure, dans sa grande majorité, à l'écart de l'agitation politique, comme le déclare Michel Debré après son dernier voyage (22-24 mars).

De récents et spectaculaires succès remportés sur de fortes bandes de l'A.L.N. permettent d'ailleurs au général Challe de confirmer son espoir de voir la guerre gagnée sur le terrain.

J.F.

Sommaire n° 65 - Historia magazine n° 277

© Librairie Jules Tallandier, 1973.



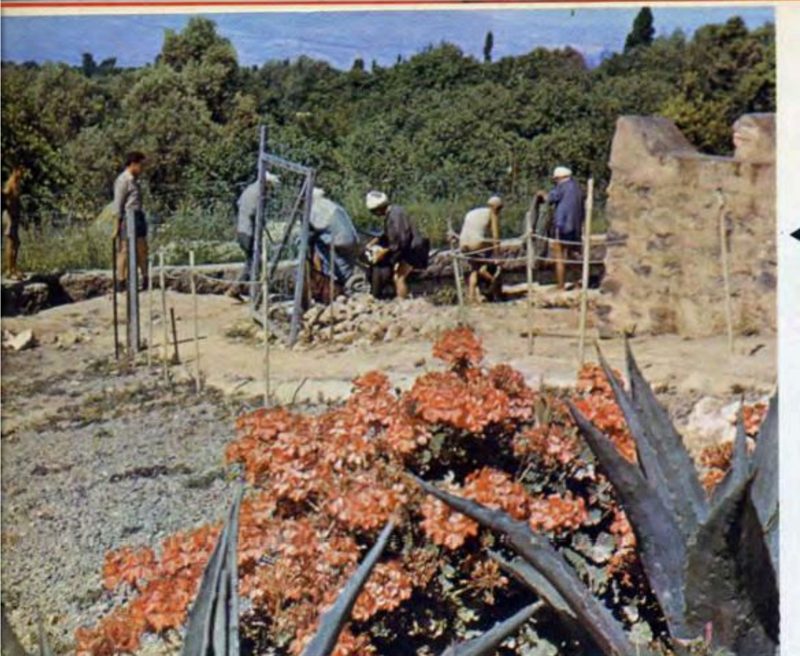
8 janvier 1959 : début du septennat de De Gaulle. Au cours de la cérémonie qui a lieu à l'Élysée, le nouveau président reçoit le grand cordon de l'ordre de la Légion d'honneur.

LE PRÉSIDENT PARLE

CENT quatre-vingts condamnés à mort pour terrorisme dont la peine est commuée en travaux forcés à perpétuité. Élargissement de 7 000 hommes et femmes ayant fait l'objet, en Algérie, d'une mesure d'internement administratif. Remise gracieuse d'un dixième de leur peine à tous les rebelles détenus à la suite de condamnations... Et ce n'est pas tout... Messali Hadj, le fondateur du M.T.L.D., en résidence surveillée à Belle-Ile-en-Mer, est autorisé à circuler librement sur le territoire métropolitain. Changement de régime également pour Ben Bella et les quatre autres chefs rebelles algériens arrêtés avec lui lors de l'interception de l'avion qui les conduisait du Maroc en Tunisie : de la prison de la Santé, on les transférera dans une enceinte fortifiée où ils seront traités aussi libéralement que possible.

Les traditionnelles mesures de clémence prises à l'occasion de l'entrée à l'Élysée d'un nouveau président de la République ont été annoncées le 14 janvier, à l'issue d'un exceptionnel conseil des ministres : le premier que présidait Charles de Gaulle en tant que chef de l'État. Ces mesures ne sont pas ▶

à Bab-el-Oued comme rue Michel



J. Prayer

◀ **Des prisonniers dans un camp, quelque part en Algérie. En 1959, c'est spontanément que, souvent, des prisonniers demanderont à reprendre les armes aux côtés de la France. Ils fourniront, en fait, une bonne partie du recrutement des harkis...**

A.F.P.

seulement spectaculaires : elles ont une portée politique. Elles devraient provoquer un choc psychologique en Algérie, a pensé le général.

En métropole, ce geste de clémence est salué comme un acte positif par la plupart des observateurs. Certains vont jusqu'à écrire qu'il s'agit d'un premier pas vers le cessez-le-feu tant attendu, tant souhaité. Mais de l'autre côté de la Méditerranée ? Certes, les musulmans interprètent la magnanimité du chef de l'État comme l'annonce d'un vaste mouvement susceptible de déboucher sur la fin des combats. Mais la population européenne, elle, est amère.

Pour les habitués des cafés élégants de la rue Michelet comme pour la clientèle des petits bars de Bab-el-Oued, fleurant bon la kémia et l'anisette, la « faiblesse officielle », comme on qualifie ici la clémence du nouveau gouvernement, ne laisse rien augurer de bon pour l'avenir.

Aussi, après avoir réuni leurs états-majors, les leaders des groupements patriotiques ont-ils envoyé des émissaires au délégué général, Paul Delouvrier, pour lui exposer « l'indignation de toute la population d'Algérie et, en particulier, l'angoisse des musulmans qui se sont placés, ou qui sont restés, aux côtés de la France depuis 1954 ».

A Michel Debré, le groupement « Algérie française » fait savoir que les Algériens « occupent leurs heures d'angoisse et d'attente à relire les articles parus dans *le Courrier de la colère* » et donne l'assurance que ses conseils seront mis à exécution. A Jacques Soustelle, il est reproché, « avec une douloureuse surprise », son silence.

« Algérie française » proclame qu'« au nom de tous ceux dont les « vaillantes troupes » de Ben Bella ont définitivement brisé la vie il prend solennellement acte du fait que la première pensée du chef de la Ve République est allée non pas vers eux, mais vers leurs bourreaux ».

Le climat s'alourdit

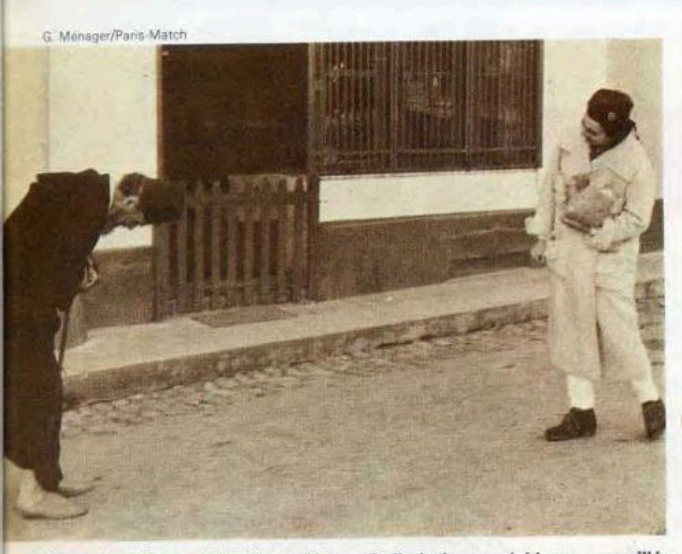
Ce même groupement, où se retrouvent, autour de Dardel, nombre d'anciens animateurs des comités de salut public, demande à tous les élus d'Algérie de prendre une attitude résolument hostile au gouvernement.

Les étudiants d'Alger estiment que « le Parlement devra être invité à revoir dans quelles conditions s'exerce le droit de grâce » et ils rappellent que « l'Algérie a voté *oui* à l'intégration, *non* aux condamnés à mort comme Ben Bella, l'animateur officiel des centaines de massacres d'innocentes victimes ».

L'opposition à la politique du général de Gaulle prend à Alger l'allure d'une campagne d'opinion. Le climat s'alourdit. Derrière l'indignation perce la colère. Des manifestations de masse sont envisagées. Le chef de l'État apaisera-t-il les esprits lorsque, dans quelques semaines, le 25 mars, il s'adressera au pays au cours de la première conférence de presse de son septennat ?

« L'offre que j'ai faite au mois d'octobre pour le cessez-le-feu est toujours

G. Ménager/Paris-Match



Messali Hadj à Belle-Ile-en-Mer, où il était en résidence surveillée.

G. Ménager/Paris-Match



D'un pas vif, Messali marche sur la route du Palais, sur la côte est de l'île.

Camus/Paris-Match



Messali Hadj est ici

…et, on qualifie la magnanimité de De Gaulle de "faiblesse officielle"



◄ Des prisonniers vont quitter leur camp. L'un des premiers actes du gouvernement Debré portera sur des mesures de clémence en faveur des Algériens. 7 000 personnes, hommes et femmes, sont ainsi libérées en Algérie.

Par camions entiers, ► les musulmans quittent les prisons et les camps. Ces mesures de clémence sont relativement bien accueillies en métropole. Mais en Algérie, elles provoquent, chez les pieds-noirs, des critiques véhémentes.



Dalmas

valable. Pourquoi n'en viendrait-on pas là puisque, de toute façon, d'une manière ou d'une autre, c'est comme cela que ça finira ? »

De Gaulle a parlé soixante-dix minutes devant un auditoire gourmand qu'il a laissé sur sa faim. Et puis soudain, à la dernière minute, par surprise comme à son habitude, il a lâché sa bombe : il a renouvelé l'offre de « la paix des braves ».

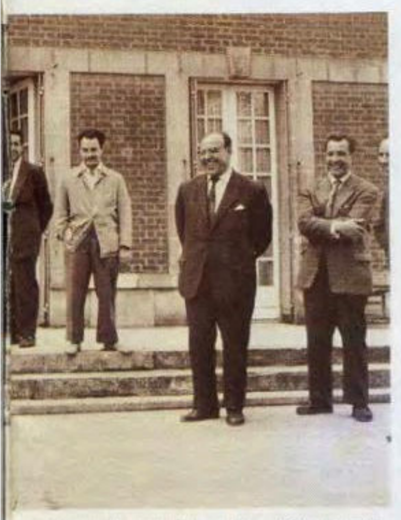
Un millier de chaises dorées sur lesquelles prennent place autant de journalistes et de privilégiés dans la salle des fêtes de l'Élysée. Une chaleur moite et parfumée sous les sunlights des télévisions du monde entier. Les membres du gouvernement au grand complet au pied de l'estrade. Un rideau qui s'entrouvre à 15 heures précises. Et le général prend place sur le podium tandis que les caméras ronronnent... Tout le temps que de Gaulle demeurera à l'Élysée, ce sera le même cérémonial, le même rituel, réglé, immuable.

Un bref brouhaha

Dans son discours, aucun des effets oratoires auxquels le chef du R.P.F. d'autrefois avait habitué ses auditoires. Pendant vingt minutes, sobrement, les mains croisées devant lui, sans consulter ses notes, il consacre sa déclaration liminaire à l'affaire de Berlin et aux rapports Est-Ouest. Un bref brouhaha lorsque s'achève l'exposé et le jeu des questions commence. Le problème algérien, bien sûr, est évoqué d'emblée.

« Depuis que vous avez fait, l'année dernière, aux insurgés algériens, l'offre de « la paix des braves », comment jugez-vous qu'a évolué la situation en Algérie ? », lui demande-t-on.

Il répond en historien qui replace l'affaire algérienne dans son contexte international : « Il y a eu cent trente années de vicissitudes algériennes, dit-il. Voici plus de quatre ans que durent les combats et les attentats. Nous vivons à une époque où, sur la terre, une colossale entreprise agit partout contre l'Occident, tandis que l'Occident néglige de se soutenir lui-même. Nous assistons aux bouillonnements qui, audedans du monde musulman, opposent maints pays arabes à des peuples étrangers, maints États ou fractions d'État à d'autres de même race et de même ►



…entouré de son fils et de quelques amis.

Georges Ménager/Paris-Match



Messali fait ses courses chez l'épicier du coin. Le photographe était là.

Georges Ménager/Paris-Match



La fin d'un exil : le vieux prophète quitte Belle-Ile.

Melet/Paris-Match

De Gaulle rappelle que son offre pour un cessez-le feu est toujours valable

religion, maints tribuns à des tribuns qui, tout comme eux, et pourtant contre eux, se disent champions de l'unité. »

Il poursuit : « Dans ces conditions, je doute que quelqu'un se figure vraiment que la paix et la prospérité puissent régner tout à coup sur l'Algérie déchirée, ou qu'il suffise, au plus fort du délire obsidional, de crier tel slogan contre tel autre slogan pour que toutes les raisons intérieures et extérieures de la guerre disparaissent comme par enchantément. »

Pour le général, au contraire, le destin de l'Algérie « dépend d'une œuvre de longue haleine, de toute une génération ». Cette œuvre, il faut l'entreprendre, dit-il, dans des conditions et dans un esprit absolument nouveaux. Et l'on doit faire en sorte que l'Algérie « se révèle à elle-même et s'ouvre au monde ».

« Je crois et je dis qu'une telle œuvre est inimaginable sans la présence et l'action de la France, souligne-t-il. Je crois et je dis que la France a pris ses résolutions, qu'elle suit maintenant un plan net et ferme et que, tout en s'efforçant d'aboutir au plus tôt à la pacification, elle travaille à la transformation où l'Algérie trouvera sa nouvelle personnalité. »

Qu'a-t-on fait en huit mois pour cette transformation? La voie du suffrage égal et universel a été, pour la première fois et « pour toujours », ouverte aux Algériens, répond le général. Le collège unique pour tous les hommes et pour toutes les femmes a été créé. La proportion d'élus la plus forte a été assurée aux musulmans dans toutes les sortes de consultations.

« C'est sur cette base que le référendum a montré, au mois de septembre, que la masse immense du peuple algérien me fait confiance pour lui procurer la paix, la liberté, la dignité et faire en sorte que, par là, l'Algérie reste liée à la France », dit-il.

Après les élections législatives d'octobre, rappelle le général, les communes algériennes vont désigner le mois prochain leurs conseils municipaux. Plus tard, seront élus les conseils généraux. Il admet que la situation de guerre peut « altérer l'objectivité de ces dernières consultations », mais il faut reconnaître, dit-il, que « la nature et la composition de toutes les représentations sont profondément modifiées par rapport à ce qu'elles étaient et qu'ainsi les Algériens ont désormais la certitude de pouvoir disposer d'eux-mêmes au fur et à mesure de l'apaisement. C'est là une révolution s'il en fut jamais ».

L'Algérie en gestation

A propos de la mise en valeur économique de l'Algérie, de Gaulle évoque l'application, déjà commencée, du plan de Constantine. Et il lance dans une adresse aux Algériens : « Comme il arrive parfois que la France et le progrès aient ensemble de la chance, il se trouve que la mise en exploitation du

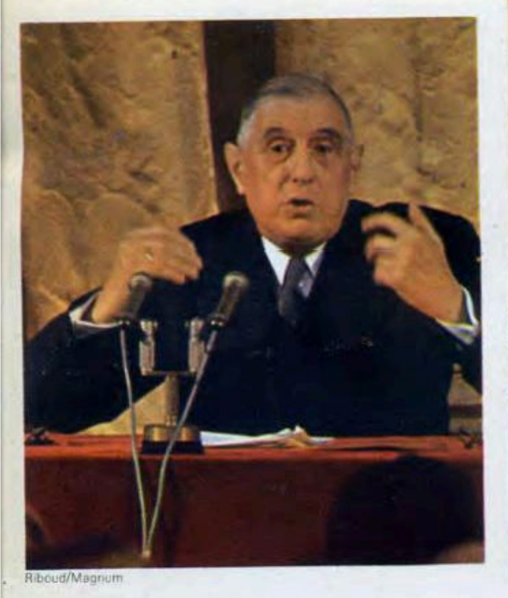
Bessaguet



◄ La cité des mille logements à Saint-Cloud près de Bône. Les dépenses pour la construction de logements seront de 42 milliards en 1959 et de 52 milliards en 1960.

A Biskra, sortie ► de classe. De Gaulle déclarera que les effectifs des écoles augmenteront chaque année de centaines de milliers d'enfants...

A gauche : **transfert des chefs algériens à l'île d'Aix, le 5 mars 1959.** ***En bas :*** **le général de Gaulle, au cours de sa conférence de presse du 25 mars. Une conférence que le journal** ***l'Aurore*** **qualifiera de « hautement sereine ».** ***A droite :*** **Michel Debré, aux côtés de Delouvrier, lors d'un voyage qu'il effectuera en Algérie au début de 1959.**



Riboud/Magnum



E.C.P.A.

pétrole et du gaz sahariens vient assurer tout justement les moyens de démarrage. Algériens! regardez votre pays tel qu'il est encore. Bientôt, je vous en réponds, vous le verrez très différent. »

L'instruction? L'effectif des écoliers d'Algérie s'est accru l'an dernier et s'accroîtra cette année et chacune des années prochaines de centaines de milliers. Un vaste effort de formation de cadres se développe dans le même temps, cadres professionnels, techniques, administratifs, militaires...

« Et pour combien faut-il compter, demande le général, le nombre et l'importance des rapports humains qui vont se multipliant entre la France tout entière et l'Algérie tout entière, et dans lesquels l'armée – où, je le dis en passant, servent cent dix mille musulmans – joue un rôle capital? Intellectuellement, socialement, moralement, l'Algérie est en gestation. Il s'y forme une jeunesse, y compris ceux qui ont combattu dans l'un et l'autre camp, qui voudra voir naître et grandir une Algérie nouvelle, c'est-à-dire moderne, instruite et fraternelle. »

Ducarré

Ses quatre vérités

Le chef de l'État redit enfin sa conviction que l'Algérie et la France continueront à avoir une histoire commune.

« A mesure que cette Algérie-là prendra sa figure et son âme, son destin politique apparaîtra dans l'esprit et dans les suffrages de ses enfants. Je suis sûr que ce destin, les Algériens veulent et voudront qu'il soit lié à celui de la France et que celle-ci le veut et le voudra aussi parce que cela est conforme à la simple nature des choses, au bon sens et au sentiment. » Et il conclut : « Il y a là une œuvre magnifique qui exige l'effort de tous les Algériens de toutes les communautés et celui des Français de France. »

C'en est terminé pour l'Algérie – du moins les auditeurs le croient-ils – et le général passe à d'autres sujets. Les journalistes sont déçus car ils espéraient davantage de cette conférence de presse. Et puis une dernière question en fait rebondir l'intérêt.

– Mon général, lui demande-t-on, est-ce que le gouvernement accepte le principe de la négociation directe avec le F.L.N.?

Le général. – Qu'appelez-vous une négociation directe?

Son interlocuteur. – Une négociation pour faire cesser le feu.

Le général. – M. Debré a répété de la façon la plus formelle et la plus solennelle, hier et avant-hier, en Algérie, que l'offre que j'avais faite au mois d'octobre pour le cessez-le-feu était toujours valable. Intégralement. Je ne crois pas qu'il soit utile que je le redise une fois de plus. C'est bien clair et bien certain.

Et il conclut : « A mon sens, pourquoi n'en viendrait-on pas là puisque, de toute façon, d'une manière ou d'une autre, c'est comme cela que ça finira? »

Au lendemain de cette conférence de presse, associations et mouvements patriotiques algérois multiplient les communiqués dans lesquels la rancœur commence à faire place aux menaces.

Après une période d'effacement que l'on a pu interpréter comme le signe d'un assouplissement, Pierre Lagaillarde critique en termes vifs les paroles du général de Gaulle. « Le chef de l'État pense pouvoir émettre des doutes sur la réalité de la révolution d'Alger. Sa présence à l'Élysée aujourd'hui en est pourtant bien la première et la plus éclatante des preuves », déclare le jeune député d'Alger. Il ajoute : « Serons-nous obligés de crier encore longtemps dans le désert du pouvoir central que s'il y a [...] une personnalité en Algérie, c'est celle de la France, que s'il y a une solution politique française dans cette province meurtrie par la guerre, c'est celle de l'intégration française? »

Ahmed Djebbour, député d'Alger, s'écrie pour sa part : « Nous allons solliciter une audience du général de Gaulle. Nous lui dirons alors, face à face, ses quatre vérités... » H

Pierre-Albert LAMBERT

JOSEPH ORTIZ



Coll. particulière

Mangin/Atlas-Photo

En haut : **Ortiz et sa femme. Il fonde le Front national français pour maintenir les idéaux du 13 Mai. « Ma seule préoccupation, écrira-t-il dans ses Mémoires, était d'organiser le F.N.F. en mouvement paramilitaire. »** ***En bas :*** **Guyotville, la ville natale d'Ortiz, proche d'Alger.**

OCTOBRE 1958 marque le commencement de la fin pour le Comité de salut public d'Alger, né dans la fièvre du 13 Mai. Un ordre venu directement de Paris enjoint aux militaires qui en font partie de se retirer. Privé de ses colonels qui apportaient la caution de l'armée, le C.S.P. entre en agonie. Il n'est même plus en prise directe sur la foule algéroise.

Six mois après les exaltantes journées de mai qui ont ramené le général de Gaulle au pouvoir, les responsables des mouvements « Algérie française » ne sont plus certains de pouvoir mobiliser leurs troupes. Les Européens sont de plus en plus désorientés, de plus en plus troublés par l'ambiguïté de la politique algérienne du chef de l'État. Les musulmans, pour leur part, se demandent s'il n'est pas plus prudent de reprendre leurs distances et de se remettre en position d'attente.

C'est dans ce climat de flottement, d'incertitude, et alors que la plupart des chefs activistes voient leur étoile pâlir et leur autorité faiblir que Joseph Ortiz crée son Front national français, le F.N.F. Ce n'est pas par hasard si ce cafetier du Forum a choisi la date du 1er novembre 1958 pour lancer son mouvement. Le 1er novembre est une date douloureusement historique pour les pieds-noirs. Ce n'est pas davantage par hasard qu'il l'a appelé F.N.F. par opposition au F.L.N.

Mais qui est Joseph Ortiz, que les habitués de son « Bar du Forum », au-dessous du Gouvernement général, nomment plus familièrement Jo? Né à Guyotville, grosse bourgade du littoral algérois, le 4 avril 1917, peu de temps après la mort de son père, Ortiz a épousé la fille du propriétaire de l'hôtel Kohler de Tizi-Ouzou. Un établissement dont la table est réputée et qui fait figure de palace dans la capitale de la Grande Kabylie.

La main leste

Au « Bar du Forum », c'est Mme Ortiz, brune énergique au patriotisme à fleur de peau, qui tient la caisse et qui sert l'anisette. Il ne faut pas lui marcher sur les pieds, à la patronne. Quand elle a quelque chose à dire elle le dit, au besoin en joignant le geste à la parole. L'un des gaullistes du C.S.P. en eut la preuve certain jour...

Jo est toujours en cravate et en costume croisé. Depuis qu'il s'est lancé dans l'activisme, on le voit de moins en moins dans son bistrot, sauf à midi et le soir, à l'heure de l'apéritif.

Ses cheveux noirs coiffés en arrière et frisottant sur les tempes, grand et massif, la démarche lourde, un sourire satisfait aux lèvres, des yeux rusés dans un visage empâté par la quarantaine et l'aisance matérielle, Joseph Ortiz est, avec ses origines espagnoles, un pur produit pied-noir avec ses outrances et ses contradictions.

Large d'épaules, le verbe dépouillé de tout artifice, orateur médiocre mais sachant fasciner son auditoire et le convaincre, sûr de soi comme de la recette journalière de son bistrot, il symbolise la force, la détermination et la violence face aux subtilités de la dialectique et de la théorie chères à certains activistes cultivés dont la virulence finalement n'est que verbale.

A la fin de l'année 1958, Joseph Ortiz n'émerge pas du lot des activistes de pointe : le Dr Lefèvre et son mouvement corporatiste d'extrême droite; Martel, l'agriculteur de la Mitidja gagné au mysticisme et qui fait de son combat une nouvelle croisade contre l'infidèle; Pierre Lagaillarde et ses étudiants; Mouchant et Arnould, les deux leaders du Comité d'entente des anciens combattants. A ses débuts, pour les Européens

REPREND L'OFFENSIVE



J. Assemat

En haut : la Mitidja. Des kilomètres d'arbres fruitiers, de vignobles, de champs de céréales. *En bas :* Robert Martel, agriculteur de la Mitidja et activiste de droite.

A.F.P.

d'Algérie qui en ont vu d'autres, le F.N.F. n'est qu'un mouvement de plus pour la défense de l'Algérie française.

Du cafetier du Forum, les Algérois n'ignorent pas qu'il a été l'homme fort des poujadistes représentés par Goutallier, un restaurateur dont la rondeur est la meilleure publicité pour sa cuisine. En 1956, Joseph Ortiz a été de ceux qui ont obligé Guy Mollet à revenir sur le choix du général Catroux en orchestrant le bombardement aux tomates. Sa part dans la préparation et le déroulement des violentes manifestations de ce 6 février a été prépondérante.

Barbouillés de slogans

Son nom a été mêlé, un an plus tard, aux ténébreuses affaires de contre-terrorisme, en particulier à celle de la Villa des Sources, où la police devait découvrir un véritable et hallucinant arsenal d'instruments de torture. Aucune charge sérieuse n'ayant pu être retenue contre lui, il n'a pas été inquiété outre mesure. Membre du Groupe des Sept, le 13 mai 1958, il a été pris de vitesse par Pierre Lagaillarde, tout comme Léon Delbecque, dont il est loin de partager l'idéal gaulliste. Il a réussi *in extremis* à décrocher une place de membre adjoint au sein du Comité de salut public.

C'est au lendemain du fameux discours du 16 septembre 1959, au cours duquel le général de Gaulle lance la bombe de l'autodétermination, que le F.N.F., exploitant à fond la colère et l'indignation des Européens, va s'affirmer à leurs yeux comme la seule association capable de défendre l'Algérie française.

Depuis sa création il se murmure que le F.N.F. dispose d'une organisation clandestine armée prête à passer à l'action directe, une préfiguration de l'O.A.S., qui bénéficierait du soutien discret mais puissant de grands chefs militaires. « Si le grand Jo a l'armée avec lui, rien n'est perdu », se disent les Algérois, aussi prompts à reprendre courage qu'ils le sont à verser dans le découragement. Mais peut-on leur en vouloir ?

A ces milliers d'Européens qui, une fois de plus, ont le sentiment d'être trahis par Paris, peu importe le côté fascisant que le F.N.F. affirme dans l'emblème qu'il s'est choisi : la croix celtique des frères Sidos, de « Jeune Nation ». Elle leur paraît plus rassurante que la croix de Lorraine qu'elle remplace peu à peu sur les murs d'Alger, déjà passablement barbouillés de slogans en faveur de l'Algérie française.

D'une voix de stentor, qui gonfle sa poitrine de chanteur d'opéra, Joseph Ortiz enflamme ses troupes avec des déclarations incendiaires :

« Nous irons jusqu'au bout, même les armes à la main, pour défendre l'Algérie française ! menace-t-il.

» La détermination des Français d'Algérie vaincra l'autodétermination de De Gaulle. Alger deviendra Budapest, mais nous resterons. »

En quelques mois, le cafetier du Forum devient le leader incontesté et incontestable de tous les activistes, celui que la population européenne écoute et que les autorités redoutent. On a pu écrire plus tard que son avantage sur tous les autres chefs des mouvements activistes a été de peser plus lourd et d'être plus dur, de hurler au moment où les autres se taisaient. Joseph Ortiz a su, en effet, choisir son moment pour s'imposer.

Sa popularité grandissant en même temps que la colère des Européens contre le principe de l'autodétermina-

Le pataouète tel qu'on le parle du côté de Bab-el-Oued : ni Voltaire ni Rousseau


J.-C. Péret

Sur la place du Gouvernement, des marchands font cuire des « panoplies de brochettes » qui embaument l'air.

Si on parlait pas bien le français naturel à Bab-el-Oued, à la Cantère, c'était pas la faute à Voltaire, au quartier du Ruisseau, c'était pas la faute à Rousseau. Le vrai responsabe, c'est Cagayous, que de son vrai nom y s'appelait Musette, que c'est lui le premier qu'il a eu l'idée, en 1900 et quelques, d'écrire le pataouète *parlé, ça qui fait qu'officiellement, mektoub, c'était écrit dans l'histoire de la littérature française.*

En Algérie, nous autes, on était tous bilingues.

Le français naturel de quand Malherbe y vint, on se l'apprenait à l'école pour passer les examens, et le pataouète, y nous était venu tout seul, comme ça, en tapant un bain en bas la mer, en buvant l'anisette, en tombant la veste pour taper la sieste, en jouant à la morra parlante (Tchinquouanta ! Oto ! Pigeon marqua !), la purée, vous pouvez pas sa'oir ça que c'était, la mort de leurs z'osses !

Bref, le pataouète, c'est notre langue natale, avec des lettres de noblesse et tout !

Sans compter la syntaxe locale, les vocables télégraphiques, tout c'qui fait un langage articulé et intelligent et compréhensibe avec les règles qu'y faut.

Le pataouète, c'est comme une déclaration d'amour où des langues elles se mélangent. Une sorte de propos-pourri d'espagnol, d'italien, d'arabe et de français naturel ; mais je l'explique très bien dans le Roro, *un dictionnaire comme le Littré, de pataouète, de langue pied-noir, étymologique, analogique, didactique, sémantique et tout, qu'il a paru chez Denoël, éditeur.*

Je dis pas ça rien que pour la publicité que ça me fait pas franchement, si je vous le dis pas, d'abord qui c'est qui vous dirait et ensuite, c'est le seul dictionnaire, c'est de ma faute ? Où j'en étais, purée ?

Ah ! ouais, donc c'est bien ça, dans le Roro, *j'en parlais avec Emmanuel Roblès et Edmond Brua, qu'y sont des écrivains et des lingouistes terribes, le pataouète, non seulement c'est ce que je vous disais, mais encore y va chercher ses racines dans le gallois, le bas breton et même, ma parole si je mens, dans le Carthaginois de Plaute, vous vous rendez compte ? Mais laissons là la file au logis qu'elle est quand même trop longue pour le cadre restreint de cette modeste étude.*

Donc le pataouète, c'est pas une manière de parler, l'idiome du village ou un patois comme y dit l'aute que si c'est patois c'est donc ton frère ou va sa'oir !

Le pataouète, c'est une langue tellement vivante que vous avez pas besoin de la tourner sept fois dans votre bouche pour bien vous faire comprendre.

Un exemple : à un gosse qui joue, qu'est-ce vous lui dites, vous ? « Gérald, attention ! tu vas salir ta belle culotte ! » Nous autes, non. Belle culotte ou pas, à Bab-el-Oued, on nous disait toujours : « Allez, c'est ça, pourris-toi bien ! » Le langage, nous, on le prenait au mot et nos expressions, veuillez agréer qu'y leur manquait ni la parole ni le geste ! Bras d'honneur. Oué bouffa qu'y se tient, çuilà ! Va fangoule ! Tâche moyen de pas trop te fatiguer surtout ! Ré'ar-moi-le, il est bizoutche ! Crache-moi dessur si c'est pas vrai ! Ha l'ami, ti'as vu ça ? Tu peux pas crier un peu doucement, non ? N'en casse pas une ! Le cul y me tombe si j'exagère que purée ! et j'en passe, hein, marque dommage que d'abord y en a trop et en pluss, qu'y faudrait vous expliquer, ce qui ferait deux fatigues supplémentaires.

Tout ce paragraphe, y faut que j'vous dise, il est extrait tel que de Et alors ? Et oilà !, *un autre livre de moi, l'histoire de l'Algérie à travers la famille Bacri, paru chez André Balland, éditeur.*

Je sais, encore mon œuvre ! Mais qu'est-ce vous voulez (voir plus haut), je vais vous réécrire d'une aute façon des choses que je me suis tellement cassé à bien vous écrire déjà ? C'est vrai, quoi ! on va pas m'engueuler maintenant si les seuls ouvrages de base lexicographiques pataouètes y sont de mon cru !

Pour en revenir, si vous voulez parler pataouète, c'est très simple : vous ouvrez les o *et les* é, *mais bien !*

Vous parlez à mots qu'ouverts, mais franchement !

Par exemple, vous disez pas : « Le lait, il est frais, c'est vrai », vous dites, plus orthodoxe : « A de vré, le lè il est fré. »

La lettre v, *vous la prononcez rarement. Pour le* v, *y faut un effort, hein ? Alors oilà, ça sert à rien, vous le faites pas, vous êtes pas contents ?*

Pour le reste de la construction de phrases, le reste est littérature comme dans Verlaine, à part que chez nous autes, la musique des mots, avant toute chose, elle a les sanglots longs de la danse du ventre.

Moins poétiquement parlant et pluss analyse logique de notre proposition, les phrases pataouètes, elles doivent avoir comme sujets que des sujets de conversation et comme verbe, que le verbe haut.

Comme articles, que des articles de luxe.

Sans parler des compliments directs d'objet et des insultes.

Ah ! surtout, évitez d'être snobs quand vous avez la tchatche ! La tchatche, *c'est quand qui c'est qu'y vous arrête de parler, que si dans votre tirade, par exemple, vous dites des choses comme : « Eh ouais ! Bien faire et laisser dire ! », ma parole, vous perdez la figure, tout de suite on verrait que vous vous appelez beaucoup pluss Gontran de Montesquiou, Dupont de Tancarville que Papalardo ou Sauveur Chicheportiche ! Non, disez plutôt : « Ça m'en a touché une sans remuer l'aute ! » C'est beaucoup plus simple et beaucoup plus viril.*

Et comme on en est à vous donner l'exemple, eh ben en oilà de très typiques du Roro.

AOUAH ! Juron dubitatif pour quand on se récrie, stupéfait.

— Ma parole ! il est pas méchant pour deux sous !
— Aouah ! Pour deux sous peut-être, mais pour pluss ?

BERTOLT BRECHT,
l'Opéra de quat'sous.


Courrière/Paris-Match

Massu s'inquiète de l[a]

tion, les effectifs du F.N.F. commencent à grossir. A l'automne de 1959, on est quand même loin du chiffre de 40 000 hommes que Jo a avancé au général Massu avec l'audace d'un joueur de poker.

Inquiet de la dégradation du climat algérois après le discours du 16 septembre, celui-ci a demandé au commandant Navarro, l'officier de son état-major chargé d'une mission de liaison et surtout de surveillance auprès des associations, de lui amener Ortiz. Pris au dépourvu le 13 mai 1958, il ne tient pas à être mis une seconde fois devant le fait accompli. Il lui faut donc savoir ce que le cafetier du Forum a dans le ventre.

Sans plus de manières, sitôt dans son bureau, Ortiz lui a lancé :

— Alors, on y va, mon général ? J'ai 40 000 types pour occuper Alger et obliger de Gaulle à changer de politique !

— Vous occuperez peut-être Alger, mais moi j'y rentrerai le lendemain et vous regretterez mon retour, a rétorqué Massu, glacial.

Du coup, le patron du F.N.F. a changé d'attitude. Baissant le ton, il lui a dit :

— Mon général, si nous devons faire quelque chose, je vous promets de vous


Keystone

◄ Le docteur J.-C. Pérez, un enfant de Bab-el-Oued, dont la famille est en Algérie depuis le second Empire. Il est nommé responsable du secteur « action » du F.N.F. Pour Ortiz, une très bonne recrue.

◄ **Jean-Jacques Susini. Venu à Alger passer ses vacances, il s'inscrit, au mois d'octobre, à la faculté de médecine.**


Dalmas

Docteur Lefèvre, ► un poujadiste. C'est chez lui que le Groupe des Sept se réunissait pour préparer le 13 Mai.

dégradation du climat

en avertir quarante-huit heures à l'avance.

Le général Massu, qui n'a pas flairé le piège, a accepté la proposition de Joseph Ortiz. Dès lors, ce dernier, qui sait à l'occasion faire de l'action psychologique aussi bien que les spécialistes du 5e bureau, n'aura aucun mal à présenter l'accord de Massu comme un pacte passé avec l'armée. Plus que jamais les Européens seront convaincus que le F.N.F. est appuyé à fond par les militaires.

Les quatre recrues de Jo Ortiz

Aux côtés du cafetier du Forum, quatre hommes de style, de formation et de tempérament différents vont contribuer à structurer le F.N.F. en mouvement parfaitement organisé et discipliné pour en faire, non pas une simple masse de manœuvre comme la foule, mais une redoutable force rompue à l'action.

Il y a d'abord Jean-Jacques Susini, l'un des futurs chefs de l'O.A.S. C'est le théoricien du groupe. Il a remplacé à la présidence de l'Association des étudiants Pierre Lagaillarde, qui siège désormais au Palais-Bourbon. Jean-Jacques Susini amène au F.N.F. tous les jeunes exaltés des facultés.

Vient ensuite un jeune avocat algérois, Jacques Laquière. C'est le neveu du président Raymond Laquière, maire de Saint-Eugène, vieux renard de la politique à propos duquel on affirme depuis longtemps : « Les lois de la République sont applicables dans la métropole sur promulgation du président de la République, en Algérie sur décision du gouverneur général et à Saint-Eugène, selon le bon plaisir du président Laquière. » Cette boutade ne veut plus rien dire en 1959.

Jacques Laquière n'a pas adhéré tout

...du côté de Bab-el-Oued

BALLON. C'est quand la femme elle a bien fait œuvre de chair, alors bien sûr elle est enceinte. Enceinte réservée, enceinte fortifiée, enceinte vierge, même (c'est arrivé, tout dépend du tempérament).

> – Tu sais, mon chéri, je crois que je me tiens le ballon...
> – Mon Dieu, Marie, comment ti'as fait?
>
> *Le Mystère de la Passion.*

BÉZEF. C'est beaucoup, on leur a pris aux Arabes.

> Des autoroutes, on en a peut-ête pas bézef en France, mais le premier réseau des routes secondaires du monde, qui c'est qui l'a hein?
>
> *FRANÇOISE SAGAN, Dans un mois, dans un an.*

CAPABE. Ça vient de *capable* en français, mais y s'emploie dans le sens plus fort de quelqu'un, y faut reconnaître, on doit s'incliner.

> On lui disait : « Fais un sol », y disait : « Quel sol fais-je? » On lui disait : « Joue de la harpe ! », y disait : « Quelle harpe ai-je? » A son âge, c'était déjà un grand capabe !
>
> *BERNARD GAVOTY, le Divin Mozart.*

FIGA DE TA OUÈLA ! La figa, c'est un fruit, la figue, qu'y en a des fraîches et des sèches, et la ouela, c'est une femme vieille, une grand-mère. C'est pour ça qu'en insulte la figa, c'est l'organe viril de la femme.

> Avec une figure comme ti'as, va, va réclamer des dommages et enterrés à la figa de ta ouèla !
>
> *FRANÇOIS MAURIAC, Thérèse Desqueyroux.*

HAMMAM. Bain maure qu'on prend à toute vapeur mais sans qu'on soit pressé. Le sauna, c'est pas l'hammam chose.

> Tout corps qu'il est plongé dans le hammam reçoit de bas en haut une poussée qu'elle est égale au poids de toute la crasse déplacée.
>
> *ARCHIMÈDE, Principe d'hygiène.*

MÉCHOUI. D'abord, c'est la broche des événements et après, c'est cuit, laisse épicer le mouton !

> J'méchoui tojor fi la certaine idie d'la France.
>
> *BOUMEDIENE.*

OUED. Petit ruisseau qu'y fait pas la grande rivière à cause la sécheresse qu'y a en Algérie.

> A l'oued, je te plumerai !
>
> *Proverbe kabyle.*

PURÉE ! Exclamation pour quand on constate que c'est malheureux quand même ça qu'on est sur cette terre.

> Purée ! ça me revient maintenant...
>
> *J.-P. SARTRE, la Nausée.*

TCHEKLALA. Vous en faites si vous voulez vous donner beaucoup de l'importance, que pourtant mieux c'est d'être simple.

> Le tcheklala qu'y fait çuilà ; total, qui c'est qu'y le voit?
>
> *H.G. WELLS, l'Homme invisible.*

YOU YOU. Cri qu'elles poussent les Mauresques quand c'est la fête chez elles.

> – How do you you do?
>
> *TRISTAN BERNARD, l'Anglais tel qu'on le parle à la Casbah.*

ZBOUBA. Synonyme de *bernique !* et encore pluss de *peau d'zébie,* car ça vient de *zeb* qu'en arabe c'est *zbob.*

> Scouza qu'elle avait la migraine terrible ; moi, zbouba toute la nuit !
>
> *HERVÉ BAZIN, Qui j'ose aimer.*

Bien avant le Roro, *bien après Cagayous, bien sûr, des auteurs qu'y z'ont écrit en pataouète y en a eu des tapées ! Paul Achard, qu'il a écrit* Salaouètches, *Lecoq, qu'il a écrit* Pascualète l'Algérien, *Lucienne Favre, qu'elle a écrit* Bab-el-Oued, *Ferdinand Duchêne, qu'il a écrit* Mouna, Cachir et Couscous...

Des grands écrivains comme Emmanuel Roblès, Montherlant, Albert Camus y z'ont fait leur œuvre en français naturel, mais y se sont fait honneur et gloire de mettre du pataouète dans la bonne bouche de leurs personnages.

Mais bien à part de tous, pourquoi c'est le plus grand, chapeau ! c'est, et de loin, Edmond Brua, que sa Parodie du « Cid » *non seulement y a pas un seul boudjadi de la montagne en Algérie qu'y la connaît pas, mais encore à Paris, à Bobino, y l'ont jouée !*

C'est bien simple, quand j'étais petit à l'école, on connaissait tellement par cœur la Parodie du « Cid » *que quand le maître, M. Bénaïm, il a commencé à nous parler du* Cid *de Corneille, fallait oir comme on était tous écœurés de oir l'importance qu'on lui donnait dans la littérature à ce Corneille que, total, qu'est-ce qu'il avait fait à part de traduire sérieusement Edmond Brua ?*

Tenez, regardez par exemple cette scène où Don Diègue – pardon ! Dodièze – y tape son monologue, la joue encore toute rouge du coup de soufflet qu'il a reçu :

DODIÈZE, l'espadrille à la main

Qué rabbia ! Qué malheur ! Pourquoi c'est qu'on vient vieux?
Mieux qu'on m'aurait lévé d'un coup la vue des yeux !
Travailler quarante ans négociant des brochettes
Que chez moi l'amateur toujours y s'les achète,
Pour oir un falampo qu'y me frappe en-dessur
A'c mon soufflet tout neuf qu'il est mort, ça c'est sûr !
Ce bras qu'il a tant fait le salut militaire,
Ce bras qu'il a lévé des sacs de poms de terre,
Ce bras qu'il a gagné des tas de baroufas,
Ce bras, ce bras d'honneur, oilà qu'y fait chouffa !
Moi, me manger des coups? Alors ça c'est terribe !
Çuilà qui me connaît y dit : « C'est pas possibe !
Gongormatz à Dodièze il y'a mis un taquet?
Allez, va, va de là ! Ti'as lu ça dans Mickey? »
Eh ben ouais, Gongormatz il a drobzé Dodièze ;
Il y'a lévé l'HONNEUR que c'est pir' que le pèze.
Aouqu'il est le temps de quand j'étais costaud?
O Fernand, je te rends ça qu'tu m'as fait cadeau !
(Il arrache sa décoration.)
Je suis décommandeur du Nitram Ifrikate.
(Il essaie de se rechausser.)
Et toi que ti'as rien fait, calamar de savate,
Au pluss je t'arrégare, au pluss je ois pas bien
Si ma main c'est mon pied ou mon pied c'est ma main...

En marge de ce pataouète des Français à part en tiers, les Arabes, eux aussi y s'étaient amalgamé le français naturel à leur façon.

Ça avait donné un sabir pittoresque qu'un auteur comique, Kaddour, y s'en était fait des monologues très drôles, en oilà un qu'il est imité d'une fable de La Fontaine, si vous reconnaissez pas, alors qu'est-ce vous avez appris à l'école ?

LA CIGALE Y LA FORMI

J'y conni one cigale qui tojor y rigole
Y chante, y fir la noce, y rir comme one folle
Y s'amuse comme y faut
Tot l'temps qu'y fi chaud

(Suite page 1898)


Manaut-Esquieule

La fontaine de Bab-el-Oued – *Bablouette,* comme on prononce dans le petit monde de la famille Hernandez.

...du côté de Bab-el-Oued



Manaut-Esquieule

Les Algérois apprécient beaucoup les belles voix. A l'Opéra, les bons chanteurs sont « applaudis à grands cris ».



Manaut-Esquieule

Rue Shakespeare, à Alger, un accordéoniste joue pour deux enfants sages. Image d'une Algérie heureuse.

Ma oilà qu'y fi froid !
– Bor blorer t'y en a l'droit
Ma ti'as riann por bouffer
Bar force ti vas criver !
Y marchi bord la rote
Y trovi one formi
Qui porti bon cascrote
Y loui dit : « Mon zami
Fir blizir bor priter
One p'tit po di couscous
Bor qui ji peux manger
Josqu'à c'qui l'herbe y pousse,
J'y paye, barole d'honnor !
L'arjan j'li antiri, pas bizoann d'avoir por ! »
La formi, kif youdi
L'arjan y prite pas.
– Quiss ti fir, y loui di,
Quand di froid y ana pas ?
– Le jour, ji chanti bor blizir,
La noui, ji soui dormir.
– Ti chanti ? Bor moi ji pense
Qui millor qui ti danse !
Moraliti
Li jouif y couni pas quisqui cit la mousique
Millor di bons douros afic bon magasin
Qu'one tam-tam manifique
Qui l'embite li voisin.

Qu'est-ce j'pourrais vous dire encore sur le phénomène linguistique en Algérie ?

Le sabir, bien sûr, c'est rien qu'un sabir, ça a pas pris, vous comprenez ? C'est pas comme le pataouète, qu'Albert Camus y disait à Roblès : « Le pataouète est une langue qui devrait servir à écrire une tragédie. »

La tragédie, purée ! on vous en parle dans tous ces « Historia Magazine » c'est que depuis les événements, allez sa'oir si dans une génération, le pataouète, paf, ça sera pas foutu !

Et pourtant, c'est beaucoup pluss qu'un patois auvergnat ou du Haut-Gard, c'est vrai !

Que ça serait péché de le laisser perdre comme ça pasqu'on est soi-disant intégrés !

Mais je crois pas, franchement : l'Algérie de papa elle est morte, d'accord, mais le pataouète, c'est une vraie langue vivante, grâce à Dieu !

Allez, tchao ! et que le bon Dieu y vous l'allonge !

Roland BACRI

Gouvernement général. ▶ Peu de temps après son arrivée à Alger, Paul Delouvrier convoque tous les responsables des mouvements politiques, dont Ortiz, pour leur expliquer, dira ce dernier, « la façon dont il entend mener sa tâche à bien ». Lors des législatives de 1958, le F.N.F. prêchera l'abstention et le jour des élections, les murs d'Alger se couvriront d'inscriptions : « F.N.F. = Ortiz = Abstention. » Ortiz estime que « le destin de l'Algérie ne pourra se faire par les urnes » et il avouera être partisan « de la politique du pire ».



Lemaire

chemise kaki et bras

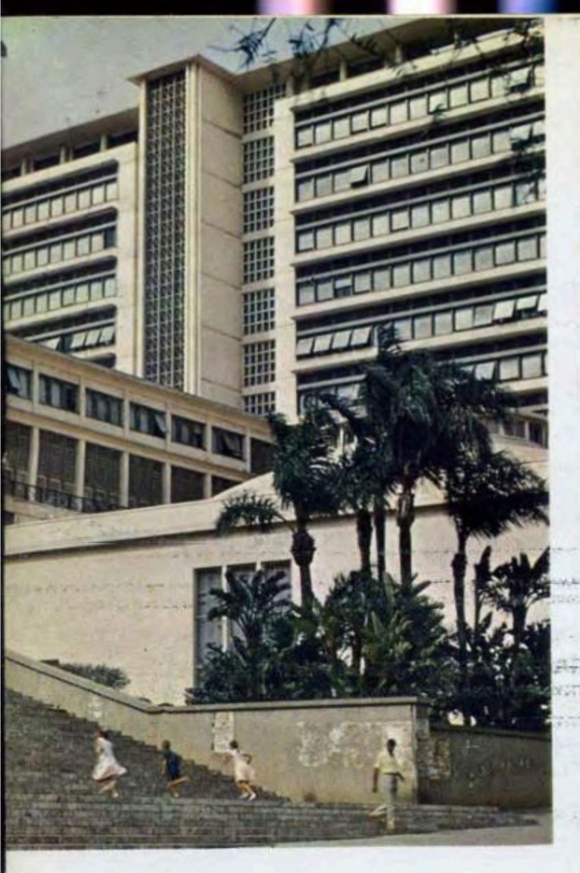
seul au F.N.F. Il y est venu avec deux confrères, deux excellents orateurs mieux faits pour la propagande que pour l'action : Me Meningaud, de Philippeville et Me Trappe, d'Alger. Pendant la « semaine des barricades », le premier sera le « speaker » des insurgés au balcon de la Compagnie Algérienne, P.C. de Joseph Ortiz.

Le troisième personnage est, à l'inverse de Susini, le métropolitain venu faire ses études à Alger, un enfant de Bab-el-Oued : le docteur Jean-Claude Pérez. D'origine espagnole comme Ortiz, sa famille est en Algérie depuis le second Empire. Il sera plus particulièrement chargé de recruter les durs qui constitueront l'O.P.A.S., la milice privée du F.N.F., qui se montrera pour la

Letellier/Paris-Match



Le Pen et Demarquet : anciens députés poujadistes.





Manaut-Esquieule

La statue de Bugeaud, par Dumont, sur la place d'Isly, à Alger. Dans le fond, le bâtiment de la Xe région militaire.

ard à croix celtique ...

première fois en public avec le brassard marqué de la croix celtique et en chemise kaki lors de la visite à Alger de Georges Bidault.

Autre fils de Bab-el-Oued et quatrième personnage influent du F.N.F., le capitaine Ronda. Ce fabricant d'espadrilles au nom espagnol est le patron des U.T. de choc. Ce sont 1 200 volontaires parmi les 22 000 Algérois qui accomplissent un jour de service tous les dix jours dans les unités territoriales.

Bernard Mamy : un drame déchirant

Mobilisés quatre fois par mois pour participer à des opérations militaires à l'extérieur d'Alger, les hommes des U.T. de choc portent le treillis et un béret noir et doivent être prêts à répondre à un ordre de rassemblement dans le délai d'une heure avec armes et bagages. C'est le colonel Thomazo, « Nez-de-Cuir », qui a eu l'idée de créer l'U.T. de choc en complément de l'U.T. blindée, dont le rôle lors du 13 Mai ne fut pas négligeable.

Les candidatures n'ont pas manqué parmi les hommes de vingt-cinq à quarante ans qui ont préféré les opérations militaires contre les fellaghas aux fastidieuses missions de surveillance et de contrôle dans les rues d'Alger.

Le capitaine Ronda, qui a su se faire aimer de ses 1 200 volontaires, n'aura aucun mal à les enrôler sous la croix celtique du F.N.F., dont ils constitueront le fer de lance. A la 2e compagnie de l'U.T. de choc, son chef, le lieutenant Jourdes, a pour adjoint Bernard Mamy, jeune officier de réserve qui a fait partie de l'antenne algéroise de Jacques Chaban-Delmas et qui a pris part aux événements de mai 1958.

A la Libération, alors qu'il n'avait que dix-huit ans, Bernard Mamy a connu le même drame déchirant que les frères Sidos. Comme leur père, le sien, cinéaste et journaliste connu sous le nom de Paul Riche, a été fusillé à l'heure de l'épuration. Le jeune homme a alors adhéré à un mouvement d'extrême droite et s'est lié d'amitié avec les frères Sidos, Le Pen et Demarquet.

Le Pen et Demarquet, Bernard Mamy les retrouvera à Alger faisant un morceau de chemin avec Joseph Ortiz et poursuivant le rêve d'un Ordre Nouveau sur cette terre d'Algérie déchirée, meurtrie et gorgée de sang. H

Francis ATTARD

Descamps/Paris-Match



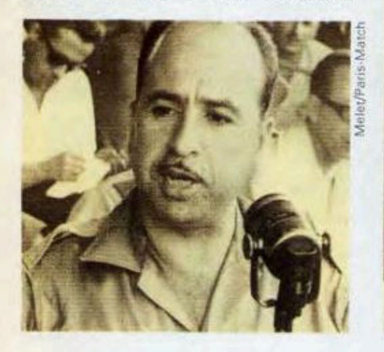
◄ Le colonel Thomazo, pittoresque responsable des U.T. et créateur des U.T. de choc. Sous l'impulsion du général Challe, décidé à donner plus d'ampleur à l'action des U.T. et à calmer les antagonismes qui opposent Oran à Alger, naîtra la Fédération des U.T. dont le premier président sera Sapin-Lignières, qui, en tant qu'officier de réserve, commande un bataillon d'U.T. en service dans la Casbah.

SERGENT X... : LE DERNIER ACTE



Karl Breyer

Photo du haut : le lieutenant Muller, ex-légionnaire. Il s'est converti à l'islam et, sous le nom de Mustapha, sert dans l'A.L.N. *En bas* : Krim Belkacem.



Melet/Paris-Match



Coll. particulière

◀ Boumediene commanda, avant Lotfi, la wilaya 5. Devenu chef d'état-major, il sera l'homme de la jeune armée révolutionnaire de l'A.L.N. qu'il formera dans les camps de l'extérieur. Il a le tempérament d'un fanatique.



La représentation ▶ du F.L.N. au Maroc est à la fois civile et militaire. A Nador, Hossine Gadiri et le colonel Boumediene ont leurs bureaux. A Oujda *(photo)*, le représentant diplomatique du F.L.N. est le docteur Haddam. A Tétouan, le responsable est Abd el-Chanegriha.

Au cours de la guerre d'Algérie, un légionnaire est envoyé par le 2e bureau combattre dans les rangs de l'A.L.N. Voici la suite de son récit.

ABDELGHANI m'accorde quinze jours de permission pour Oujda. Voilà plus de deux ans que je partage la vie des fellaghas.

L' « intendant » de la zone me remet 50 000 francs ! A Oujda, un Algérien, employé des P.T.T., m'héberge. Je retrouve d'anciens cadres de la zone 8, montés en grade, et en particulier l'ancien opérateur radio que j'avais si souvent aidé. Il est employé au central des transmissions de la wilaya. Il me révélera l'organisation du service des transmissions et l'existence de nombreux centres d'instruction dans l'ex-zone espagnole, où les secrets sont mieux gardés qu'à Oujda.

« Les agents français sont ici très actifs, affirme-t-il ; le centre d'émission radio a fait récemment l'objet d'un attentat. »

Je reverrai Nadira, infirmière à l'hôpital-infirmerie de la rue de Casablanca, où elle travaille sous les ordres du docteur Haddam, un militant communiste passé au F.L.N. La plupart des bureaux du Front sont groupés autour de la place Beni-Mansour.

Par la « boîte aux lettres » que m'a indiquée un employé du consulat de France, je rendrai compte à Alger.

Abdelghani, rencontré au P.C. de la wilaya, m'apprend qu'il est nommé commandant de la zone 8 et, pour moi, m'annonce une bonne surprise : le grade supérieur et les fonctions de chef instructeur de la zone !

Le lendemain, un planton de la base 15 m'avertit que je suis convoqué au P.C. : le colonel Boumediene, entouré de ses collaborateurs, a tenu à m'annoncer lui-même ma nomination au grade d'aspirant.

« Vous êtes, me dit-il, le premier officier européen du F.L.N. » Je souris, pensant à la tête que ferait le lieutenant-colonel X... s'il voyait ces fellaghas, les uns après les autres, me baiser fraternellement l'épaule !

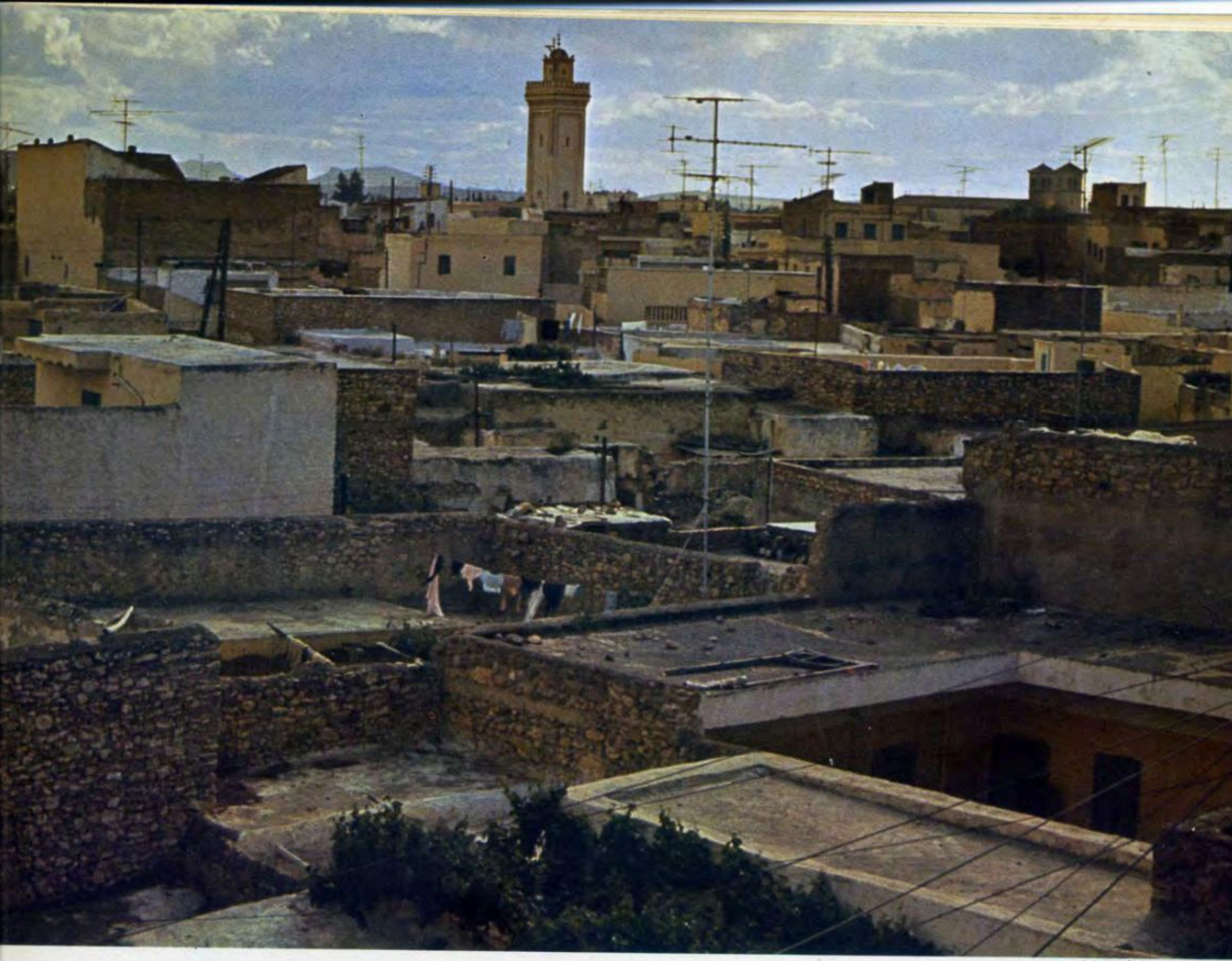
Le reste de ma permission se passera dans la joie : à Oujda, l'austérité des maquis n'est plus qu'un souvenir ; le café Mouloudia, boulevard Mohammed-V, est des plus accueillants et j'ai fait la connaissance d'une jeune Marocaine très émancipée, épouse esseulée d'un lieutenant de l'armée royale parti pour Ifni...

Me voici, à Figuig, chargé d'instruire les renforts destinés à l'intérieur : marches, tirs, fonctionnement des différentes armes, grenades...

Sur un réseau, reproduisant celui qui barre la frontière, Mahmoud, un ancien sous-officier du génie, entraîne les recrues à franchir le barrage.

Boubekeur, devenu chef liaisons-renseignements de la zone, m'ouvre le P.C. des transmissions. J'y retrouve des étudiants recrutés au Maroc et en France.

Les événements de mai 1958 troublent encore les esprits. Nous en parlons chaque soir. La fraternisation franco-musulmane, les lettres reçues d'Algérie le prouvent, n'avait rien de factice. On a confiance en de Gaulle. Pourquoi le G.P.R.A. n'a-t-il pas répondu à son offre de « paix des braves » ? D'ailleurs, la création du G.P.R.A., président Ferhat Abbas, accrédite la propagande de Radio-Alger : les chefs du Front sont surtout des ambitieux. De Gaulle l'a promis : tous les Algériens deviendront des Français, sans discrimination.



Belbachir/Tallandier

Les « politiques » s'efforcent de remonter le courant.

Amirouche, disent les Kabyles, a dû faire exécuter de nombreux combattants qui réclamaient la paix.

Les combattants de l'intérieur, raconte-t-on, livrés à eux-mêmes, sans ravitaillement, sont démoralisés. « Leurs messages, me confie Boubekeur, sont alarmants. »

Chose curieuse, malgré l'influence de Radio-Alger sur l'état d'esprit, Abdelghani n'en interdira jamais l'écoute !

Boumediene est maintenant chargé du commandement opérationnel militaire de l'Ouest. Il coiffe les wilayas 4, 5 et 6. Il est chargé de satisfaire leurs demandes de renforcement en personnel et en matériel.

Lotfi a pris le commandement de la wilaya 5 : celle-ci, dans les bases d'Oujda (n° 15), de Figuig (n° 5) et, plus au sud, de Bou-Denib face au Sahara, prépare les convois.

Des armes, provenant, dit-on, des pays communistes, doivent incessamment nous parvenir.

Les relations avec les Marocains se sont altérées, surtout avec l'Armée de libération marocaine. Le F.L.N. dénonce les visées marocaines sur le Sahara et les Marocains reprochent aux Algériens la diffusion d'un tract, avec carte, attribuant tout le Maroc oriental à l'Algérie.

L'A.L.M. débauche les fellaghas appartenant aux tribus Doui-Menia et Ouled-Djerrir. Dans le djebel Grouz, une unité passera aux Marocains.

L'arraisonnement d'un bateau qui devait livrer au Maroc des armes tchèques entraînera le report des plans d'acheminement. La zone 8 recevra cependant des mausers achetés à Tanger et des mitraillettes allemandes dont les emballages portent la mention : « Frankfurter-Zoll. »

En avril 1959, le système sera prêt à fonctionner.

Des malades...

Les recrues, équipées et formées en katibas d'une centaine d'hommes, encadrées chacune par une vingtaine de gradés et d'anciens, se regrouperont dans les camps du djebel Soffrah. Pour pénétrer en Algérie, les katibas franchiront les barrages soit dans le djebel Mekter, au sud d'Aïn-Sefra, soit dans les djebels Tachatouf ou Bou-Amoud, près de Djenien-bou-Rezg.

La zone 8 fournira les guides, les sections d'escorte et les spécialistes pour nettoyer les champs de mines et neutraliser le réseau électrifié.

Ma section accompagnera le premier renfort. Celui-ci se distinguait par l'indiscipline régnant dans ses rangs.

Mais, au cours de la deuxième étape, deux hommes, brusquement, se déclarent malades ; à leur exemple, une cinquantaine de *djounoud* refusent de poursuivre la marche. Mes hommes étant sûrs, je fais braquer deux mitrailleuses sur les mutins. Le commandant de katiba s'affole, hésite, tergiverse et donne finalement l'ordre de rebrousser chemin.

Nous croisons un second renfort commandé par un certain Abdelmoumen, homme d'allure énergique. Au bivouac, nos recrues se mêlent aux siennes, leur communiquent leurs craintes. Les hommes d'Abdelmoumen, inquiets à leur tour, exigent leur retour au Maroc.

Les deux katibas reviennent au P.C. de la zone dans la plus grande confusion, quelques hommes se réfugient même au maghzen marocain.

(Suite page 1904)





Photo Max M. Tebbal

Parade de danseuses Ouled Naïl. Les femmes Ouled Naïl tissent et filent habilement. Elles étaient parmi les femmes algériennes les plus émancipées.

dans la base règne un climat de suspicion

(Suite de la page 1901)

Abdelghani se propose de faire fusiller tous les récalcitrants, qu'un médecin d'Oujda, le docteur Mostefa, ne reconnaît d'ailleurs pas malades. Le commandant Louadz, dépêché par Boumediene, s'oppose à une exécution collective qui aurait le plus mauvais effet sur l'opinion publique. Finalement, devant le front des troupes, on fusillera, pour l'exemple, deux hommes du premier renfort et l'adjoint d'Abdelmoumen, qui s'était volontairement blessé d'une balle dans une jambe.

Une troisième unité sera interceptée et détruite quelques jours plus tard ; son chef, le sous-lieutenant Bouzid, sera fait prisonnier.

Abdelmoumen repartira à la tête d'un quatrième renfort. Il franchira le barrage mais sa bande, interceptée dans le djebel Bou-Amoud, sera anéantie. Abdelmoumen sera tué.

« Ah ! la légion ! »

Ces échecs accentuent la répugnance des recrues à affronter le barrage. Un chef de groupe, Rhadi, déserte et rallie les forces de l'ordre à Aïn-Sefra. On lui imputera l'interception, par les légionnaires, d'un nouveau convoi, à sa première étape en territoire algérien.

Les Français inondent la région de tracts retraçant les échecs du F.L.N. et indiquant qu'ils n'ignorent rien des intentions du commandement rebelle et des difficultés de la zone 8.

Un climat de suspicion s'établit dans la base : on fusillera quelques défaitistes.

Contraint de rechercher et de préparer de nouveaux itinéraires, Abdelghani, pour détendre ses hommes, leur accorde des permissions. Je bénéficie de quinze jours de congé pour Rabat.

Mon départ sera retardé par la visite de Krim Belkacem, le ministre des Armées. La discorde règne entre Figuig et Oujda. Abdelghani impute ses échecs au manque de conviction des recrues. Avec sa franchise coutumière, il offre de céder sa place à un cadre de l'état-major d'Oujda. Lotfi n'insiste pas. Quelques cadres sont convoqués au P.C. de la wilaya : on ne les reverra plus. Un lieutenant, Hamou, lui aussi rappelé à Oudja, préférera s'engager dans les forces armées royales marocaines !

Cherchant des excuses, quelques commandants d'unité s'étonnent de la présence du « roumi » que je suis à l'état-major de la zone.

L'atmosphère devient pesante. Abdelghani me dit : « Krim arrangera tout ça ! »

Krim Belkacem arrivera un matin, escorté d'une solide équipe de motocyclistes armés.

Devant les *djounoud* rassemblés en carré, Krim prend la parole, les félicitant de leur dévouement à la patrie algérienne et à la révolution... et de leur courage.

« La fin des épreuves est proche, conclut-il, la France, bientôt, sera obligée de reconnaître notre indépendance ! »

Puis Krim remet quelques récompenses.

J'aurai aussi l'honneur de me voir appeler au milieu du carré pour recevoir la *Hillal El-Djihad*, la médaille du combattant.

En me donnant l'accolade, Krim murmure : « Ancien légionnaire ! Très bien ! Ah ! la légion ! »

Le soir même, en taxi, avec d'autres permissionnaires, je prenais la route d'Oujda.

Éliminer les traîtres

A Oujda, la plupart des organisations du Front sont désormais regroupées à l'ancienne intendance militaire française à proximité des P.C. du commandement opérationnel militaire de l'Ouest et de la wilaya 5.

Abderrahmane, un ancien gradé de la zone B devenu chef de bureau à l'état-major de la wilaya, déplore que

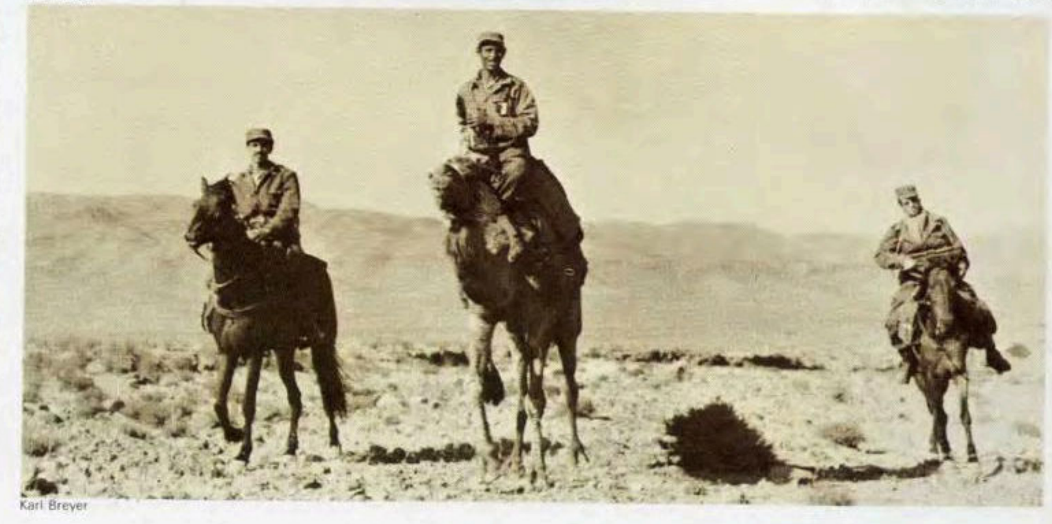


Karl Breyer



Karl Breyer

Images du maquis. Pour les *djounoud*, la vie est dure : de longues marches, des permissions rarissimes, interdiction de fumer, presque partout. Parfois même, la peine de mort est appliquée aux fumeurs. Leur vie sexuelle est aussi sévèrement réglementée. Comme dans tout mouvement révolutionnaire, le puritanisme sera de mise dans le F.L.N. Mais une discipline trop rigoureuse amènera, en fait, beaucoup de combattants à des pratiques homosexuelles.



Karl Breyer



Karl Breyer

des agents français se soient infiltrés dans les organisations du Front. Un ancien chef syndicaliste, Stambouli, devenu secrétaire d'État du G.P.R.A., arrêté par les Français, a repris contact avec ses anciens amis. Interrogés, ceux-ci ont confirmé l'existence d'un complot réunissant les partisans de la paix.

Krim Belkacem a sévi : plusieurs traîtres ont été exécutés près de Martimprey-du-Kiss, d'autres ont été internés au camp de Khemisset.

Ces exécutions ont encore envenimé nos rapports avec les Marocains : trois de ceux-ci ont été abattus par erreur. L'aide de la Croix-Rouge internationale aux réfugiés est l'objet de contestations : le F.L.N. accuse le gouvernement marocain d'en détourner la plus grosse part.

A présent, les réfugiés discutent l'autorité du Front, refusent de cotiser; malgré les menaces de mort, ils fréquentent, de plus en plus nombreux, le consulat français.

« La situation en Oranie, poursuit Abderrahmane, est catastrophique. La moitié des cadres et des combattants a disparu dans les opérations menées en février et en mars par les Français. »

Le lendemain, une camionnette Volkswagen m'emmène vers Rabat, ainsi que quelques autres permissionnaires. Nous y sommes accueillis par le lieutenant Féthi, lui aussi ancien de la zone 8, qui me présente au chef du bureau F.L.N., le commandant Mourad, un Oranais.

Ancien militant messaliste, Mourad avait successivement dirigé le camp de Larache, puis l'organisation de Tanger, où il entretenait beaucoup de relations avec des étrangers. « Il s'occupe aussi, dira Féthi, d'un service de contre-espionnage chargé d'éliminer les traîtres. »

« J'ai beaucoup entendu parler de vous. Si vous le voulez, me propose aimablement Mourad, je vous hébergerai chez moi, rue du Sénégal. Je dois effectuer un voyage en zone Nord, voulez-vous m'accompagner? Vous aurez ainsi l'occasion de visiter une partie du Maroc. »

Un passeport allemand

A Tétouan, au centre de rapatriement des légionnaires déserteurs, le directeur, Wilfrid Muller, un Autrichien, m'accueille chaleureusement.

Frisant la cinquantaine, grand, le visage buriné, les cheveux en brosse, Muller m'accueille comme un héros. Communiste convaincu, il prétend avoir combattu dans les rangs des partisans ukrainiens durant la seconde guerre mondiale.

Muller, *alias* Mustapha, m'ayant laissé seul dans son bureau pendant quelques instants, j'aurai le temps de vérifier qu'il dispose d'un passeport de la République fédérale allemande. Sur des étagères, de nombreux et volumineux dossiers indiquent ses correspondants : la Fédération syndicale mondiale, l'Union des syndicats libres, l'Union générale des travailleurs algériens à Prague, l'Union générale des étudiants musulmans d'Algérie à Berne, le Socialist Partei Deutschland à Hambourg, la Croix-Rouge internationale à Genève, Caritas à Rome.

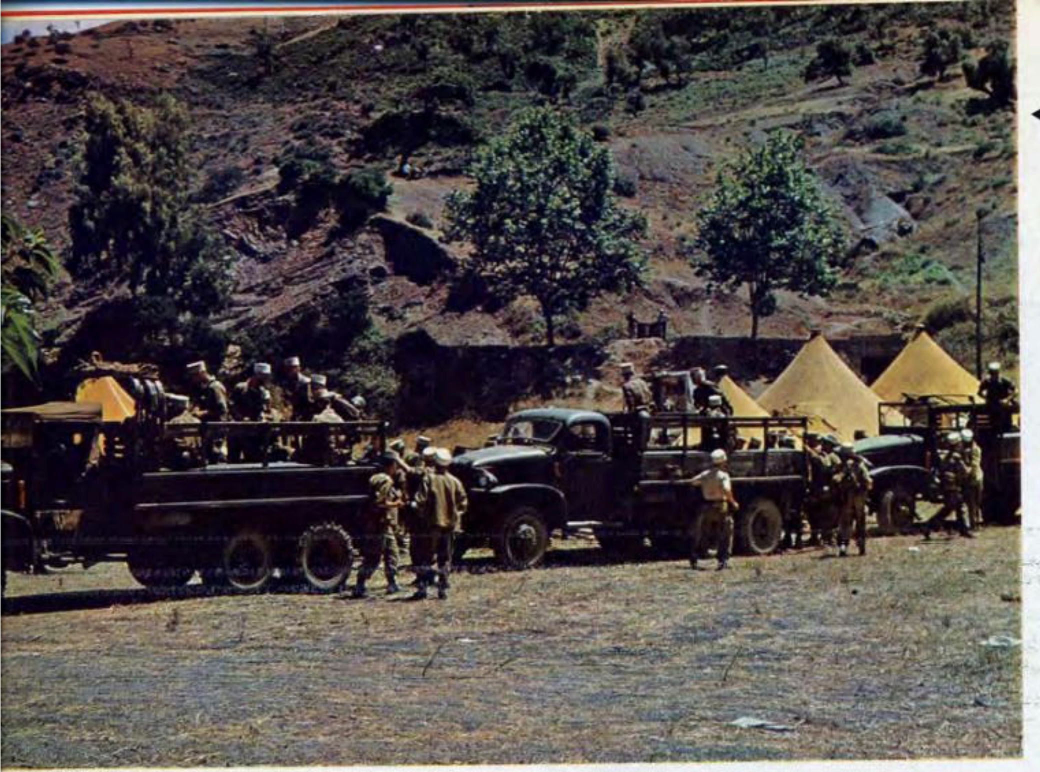
« Le personnage que vous êtes devenu, m'affirme Muller, appartient à présent à la légende héroïque de la révolution algérienne. » Il me propose de prendre la parole devant des journalistes et des cinéastes étrangers.

Je refuse : j'ai des comptes à rendre à la police hollandaise. Mourad m'approuve; je retournerai dans les maquis, mieux vaut ne pas lever le voile sur mon anonymat.

Muller ne dissimule pas sa déception.

Toujours avec Mourad, je visiterai le camp de Kebdani, près de Nador; nous y resterons trois jours. Un camp bien tenu, le centre d'instruction radio en particulier, dirigé par le commandant Omar. On y instruit des opérateurs, des dépanneurs, des chiffreurs pour équiper les réseaux des maquis et les postes installés à Tunis, à Rabat, en Libye, au Caire, à Damas, à Bagdad et même, selon Mourad, en Espagne, en Belgique, en Allemagne et en Suisse.

Deux Européens, des Allemands, ▶



Pochard

◀ Un convoi de légionnaires. Le prestige de la légion est immense, même auprès des chefs de l'A.L.N., qui la redoutent et l'admirent. La légion étrangère prendra part aux opérations en Oranie, première phase du plan Challe, déclenchées le 6 février 1959. Un grand succès.

à Nador, le F.L.N. formait des agents destinés à noyauter les forces de l'ordre

montaient un émetteur puissant, de marque américaine, destiné au centre de la radiodiffusion algérienne.

Mourad s'excusera de ne pouvoir me faire visiter un autre centre, très secret, près de Nador. On y formait, me dira notre chauffeur, des agents destinés à noyauter les forces de l'ordre. Le camp est dirigé par un Allemand originaire de la République démocratique allemande. Les faux ralliés doivent s'engager dans les formations supplétives : harkis, mokhazni, pour y espionner et fomenter des désertions collectives. « Mais ça ne marche pas très bien, ajoute-t-il. Les Français obligent les ralliés à signer des tracts et à parler à la radio d'Alger. Ça nous fait plus de mal que de bien ! »

Nous reviendrons par Fès et par Meknès.

A Fès, le bureau F.L.N., situé à proximité des jardins de Lalla-Mina, me fera visiter le centre de convalescence où les blessés de la zone 8 se montreront heureux de me revoir.

C'est à Meknès que se placera l'incident qui décidera de la fin de ma mission.

Mourad revenait à la voiture où je l'attendais accompagné d'un musulman élégamment vêtu à l'européenne, grand, mince, distingué, le regard dissimulé derrière des lunettes d'écaille, coiffé d'un fez d'astrakan.

– Qui es-tu ? m'interrogea-t-il avec hauteur.

– C'est Abdellatif, un ancien légionnaire qui combat avec nous depuis trois ans, intervint Mourad.

– On ne m'a jamais parlé de lui ! s'étonna l'inconnu, et tu l'as emmené dans ta tournée ?

– C'est un homme sûr, frère !

– Tu me l'enverras à Casablanca, je le ferai interroger par nos amis ! décida l'homme.

– Bien, frère, acquiesça Mourad, l'air gêné.

Nous roulons vers Rabat.

– L'homme que nous venons de voir est Me Khattib, un Algérien immensément riche qui demeure au Maroc depuis très longtemps. Il est, ici, notre financier. Il assure nos liaisons avec le roi et avec les plus hautes autorités du Maroc. Il entretient aussi des relations avec des personnalités françaises favorables à la cause.

Nous ne nous arrêterons pas à Khemisset. Je ne verrai donc pas le fameux camp de concentration.

Le lendemain, Mourad me fait conduire à Casablanca. Le chauffeur me dépose au cœur de la ville, l'ancienne place de France. Je n'irai pas chez Khattib. Je me rends rue ... où je me me fais reconnaître.

Deux heures plus tard, je m'envole pour Alger. Nous survolons Fès. Au-dessus d'Oujda, je jette un dernier coup d'œil sur l'immensité des hauts plateaux où j'ai vécu près de trois ans la vie des combattants du Front ; c'est le mont Tessala où la légion m'a appris la guérilla. Après une courte escale à Oran-La Sénia, c'est enfin Boufarik.

Le lieutenant-colonel X... est là, sur l'aire d'atterrissage, le képi toujours aussi cassé, le pantalon toujours aussi tire-bouchonnant, mais badine à la main et cravate verte.

Il me tend la main, m'accueillant comme si nous nous étions quittés la veille.

Les réflexes légionnaires reviennent ; au garde-à-vous, le regard fixant l'horizon, le coup de bouc énergique, je claironne : « Sergent X..., mission terminée, mon colonel ! »

Trois jours plus tard, sans avoir eu droit à la plus petite permission, je rejoignais la légion, en Kabylie. H

Témoignage recueilli par le général JACQUIN (C.R.)

Manaut-Esquieule



Les Beni-Yenni, douars de la commune mixte de Fort-National, en Grande Kabylie. Après s'être attaqué à l'Oranie et à l'Ouarsenis, Challe donnera l'assaut à la Grande Kabylie, fief de la puissante wilaya 3. ▶

CONDAMNÉS A MORT


Karl Breyer

Des uniformes neufs, des armes modernes... Pourtant, chez les *djounoud* de l'armée des frontières, on accuse certains chefs du G.P.R.A. de mal s'acquitter de leur tâche.

L'ÉPISODE qu'il est convenu d'appeler « le complot des colonels » (novembre 1958) s'explique à la fois par des considérations de politique générale (critique des faiblesses du G.P.R.A.) et par des mécontentements dus à l'organisation – contestée – du commandement de l'A.L.N. à l'est de l'Algérie et à la frontière tunisienne. Si, en effet, au cours des premières années de l'insurrection, le commandement opérationnel à l'ouest, assumé avec autorité par Boumediene, n'a jamais posé de problèmes, le fonctionnement du commandement opérationnel à l'est a toujours été perturbé par des querelles régionales et des rivalités personnelles entre chefs militaires.

Au début de l'été de 1958, le responsable du poste, Mohammedi Saïd, *alias* Si Nasser, n'exerce ses fonctions qu'avec l'assistance de tout un aréopage d'adjoints choisis selon de subtils dosages : le commandant Mostefa Ben Aouda, vétéran des combats de la wilaya 2; le colonel Lamouri, jeune chef trapu et volontaire qui, après avoir d'abord combattu dans la région d'Aïn-Beïda, était devenu le chef de la wilaya 1 (Aurès-Nemencha), et enfin le chef de la zone de Souk-Ahras, Laskri Amara Bouglès, ancien horloger à La Calle, colosse baroudeur et bon organisateur. Une structure aussi lourde se révèle évidemment inefficiente, et avant de devenir le G.P.R.A., le C.C.E. décide de transformer l'ancien commandement opérationnel à l'est en un organisme léger, placé sous le contrôle direct de Krim Belkacem.

Trop mous

Mohammedi Saïd est débarrassé de son « conseil de surveillance » grâce à d'opportunes nominations au Moyen-Orient. Désignés comme « attachés militaires » Ben Aouda et Lamouri sont respectivement envoyés en Syrie et en Arabie Saoudite. L'adjoint de Lamouri, Ahmed Nouaoura, farouche montagnard de l'Aurès, est prié d'accompagner son chef et de laisser le commandement de la wilaya 1 à un *comingman* sorti du rang, Hadj Lakhdar, et Laskri Amara Bouglès reçoit un ordre de mission pour l'Irak. Nouaoura et Amara Bouglès, cependant, ne se pressent pas de déférer aux ordres. Ils préfèrent demeurer sur le terrain, à leur poste, et prendre à témoin leurs subordonnés des injustices que commettent les colonels du G.P.R.A.

Krim Belkacem, Ben Tobbal, Boussouf et Chérif Mahmoud sont critiqués par les *djounoud* de l'armée des frontières pour des raisons militaires – on les accuse de s'acquitter fort mal de la tâche qui consiste à rassembler les armes arrivées de l'extérieur et à les distribuer aux combattants de la base – mais aussi pour des raisons politiques. En ce domaine, le principal reproche qui leur est adressé est celui de se montrer trop complaisants, trop mous, envers Bourguiba et les autorités tunisiennes, qui cherchent à limiter la liberté de mouvement des unités de l'A.L.N. implantées

entre Bourguiba et Nasser : la rupture

en Tunisie et qui, de plus, prélèvent à l'occasion leur dîme sur les dons (vêtements, médicaments, etc.) adressés, de différents pays du monde, aux soldats algériens.

Les événements qui se succéderont au cours de l'été et de l'automne de 1958 alimentent justement cette campagne, qui ne cesse de s'amplifier.

Un geste peu payant

La décision du gouvernement tunisien de conclure avec le gouvernement français un accord particulier pour l'évacuation d'une certaine quantité du pétrole saharien par un pipe-line Edjelé-Gabès provoque d'abord, par exemple, des réactions assez fermes de la direction du F.L.N. (à telle enseigne que les policiers tunisiens saisissent, le 7 août, *El-Moudjahid* au moment où le journal allait sortir des presses), mais, en septembre, le G.P.R.A. arrête la polémique qu'il avait ouverte et paraît s'accommoder du fait accompli. Dans l'ensemble de la « base de l'est », cette passivité est sévèrement jugée et les plus véhéments dans la critique sont les jeunes commandants, les Abdallah Belhouchet, Mohamed Chérif Messadia, Ahmed Draia, qui ont chèrement gagné leurs galons dans les derniers combats en wilaya 2, en wilaya 5 et dans la zone de Souk-Ahras. Le G.P.R.A. tente de rallier les éléments les plus frondeurs en publiant, le 3 octobre, un décret amnistiant et libérant « tous les détenus condamnés pour raisons disciplinaires » et « se trouvant dans les locaux disciplinaires du F.L.N. et de l'A.L.N. » Le geste se révèle cependant d'autant moins payant que des accusations de « complicité avec Bourguiba » sont à nouveau lancées contre les ministres lorsque éclate une grave crise entre le Combattant suprême et Nasser.


Kalfa

Bourguiba. Une politique louvoyante qui mécontente tout le monde. Pour les durs du F.L.N., il est le « capitulard ».

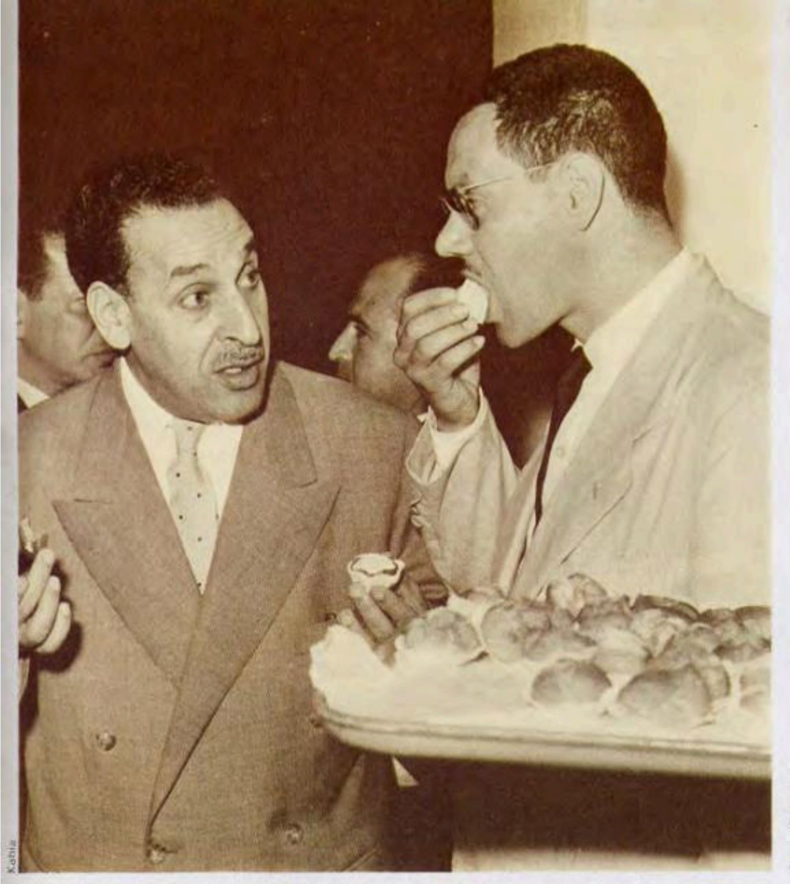
Réduits à la clandestinité

Le président égyptien propose, en effet, que l'assistance financière fournie séparément par divers pays arabes au G.P.R.A. soit remplacée par une aide budgétaire globale de 12 millions de livres sterling débloqués par la Ligue arabe. La manœuvre vise à limiter l'influence que la très prooccidentale Tunisie peut exercer auprès des Algériens et à amener progressivement le G.P.R.A., au contraire, sur les positions neutralisantes et panarabes de la R.A.U. Comme le jeu diplomatique se double d'une relance de l'aide apportée par les autorités du Caire à l'action oppositionnelle des partisans de Salah Ben Youssef, réduits à la clandestinité mais toujours actifs en Tunisie, Bourguiba réagit avec violence : il boycotte les travaux de la Ligue arabe et rompt les relations diplomatiques avec l'Égypte. Il porte, d'autre part, dans sa

Mandery/C.E.D.R.I.



◀ Dans cette maison fortifiée d'Haïdra, en Tunisie, se trouve le P.C. d'une wilaya. En Tunisie, les forces du F.L.N. comptent 10 000 hommes, dont 4 000 appartiennent aux wilayas de l'intérieur, constituées en unités d'acheminement et prêtes, en principe, à y revenir, et 4 000 appartiennent aux wilayas-frontière. Bourguiba apportera au F.L.N. une aide morale et matérielle efficace, bien que jugée insuffisante par une partie des responsables du Front.



Ferhat Abbas, l'un des chefs du G.P.R.A. les plus contestés, ici avec Boussouf.



Nasser. Il souhaiterait attirer le G.P.R.A. sur les positions panarabes de la R.A.U.

conférence de presse du 24 octobre, une appréciation plutôt positive sur l'offre de « paix des braves » de De Gaulle, alors que Nasser, dans l'entretien particulier qu'il a avec Ferhat Abbas, le 26 octobre, en marge du dîner protocolaire donné en l'honneur du président du conseil indonésien Juanda Kartawidjaja, tient à mettre le président du G.P.R.A. en garde contre « les pièges du néocolonialisme français ». Le G.P.R.A. essaie de tenir la balance égale entre deux alliés également importants à ses yeux, mais cette prudence même est dénoncée, à la base, par les éléments les plus intransigeants du F.L.N., qui trouvent que leurs chefs ne se démarquent pas assez du « capitulard Bourguiba ».

Le « malaise » qui en résulte est suffisamment grave pour que le G.P.R.A. lui consacre, le 26 octobre, une longue délibération. Il décide d'envoyer une forte partie des forces de l'A.L.N. stationnées en Tunisie dans une grande attaque contre les barrages de l'armée française, de manière à montrer aux combattants des wilayas 1 et 2 que l' « extérieur » ne les abandonne pas à leur sort. L'opération est effectivement lancée le 1er novembre 1958, quatrième anniversaire du déclenchement de l'insurrection, mais les difficultés de franchissement de la ligne Morice sont telles que la « grande offensive » annoncée se limite, finalement, à des tirs d'artillerie sur les positions adverses et à des harcèlements au mortier. L'effet psychologique produit n'est finalement pas celui qui était recherché, car un certain nombre de cadres subalternes ont l'impression que les colonels du G.P.R.A. sont aussi dépourvus d'imagination et d'esprit d'initiative en matière stratégique que timorés sur le plan diplomatique.

Au Caire, les chefs des services spéciaux égyptiens chargés des affaires nord-africaines contactent le colonel Lamouri et le persuadent qu'il pourrait facilement canaliser à son profit le mécontentement ambiant. Ils lui offrent, d'autre part, de mettre à sa disposition, les moyens techniques et financiers nécessaires, selon eux, pour la réalisation d'un plan, qui est alors mis au point : le colonel Lamouri, qui gagnera clandestinement le Sud tunisien, *via* la Libye, le colonel Nouaoura, le colonel Laskri Amara Bouglès et son adjoint, le colonel Ouchria, doivent entraîner simultanément leurs hommes dans un vaste mouvement de dissidence, constituer un état-major insurrectionnel et menacer le G.P.R.A. et Bourguiba d'une « marche sur Tunis ». Les conjurés espèrent que le rapport de forces qu'ils pourront créer ainsi, rapidement, sur le terrain, leur sera si favorable qu'ils pourront dicter leur loi à leurs adversaires sans avoir à aller jusqu'au bout d'un affrontement armé et obtenir, sans effusion de sang, le remaniement du G.P.R.A., le procès et l'élimination des leaders les plus contestés — Krim Belkacem, Boussouf, Ben Tobbal et Chérif Mahmoud — et leur remplacement par des représentants des chefs de wilaya qui opèrent à l'intérieur de l'Algérie et qui se plaignent, eux aussi, de la « faiblesse » et de l' « incapacité » de la direction militaire du F.L.N.



Mohammedi Saïd (Si Nasser) commande à l'est.

La souricière

La première partie du plan se réalise comme prévu. Lamouri qui voyage en Mercedes, passe du Caire en Libye, avec un passeport égyptien parfaitement en règle, puis de Libye en Tunisie, par le poste-frontière de Ben-Gardane. Les contacts sont noués avec Nouaoura, Laskri Amara Bouglès et Ouchria. Ces quatre leaders et les officiers qui se joignent à eux décident de se retrouver, le 16 novembre, à 22 heures, en territoire tunisien, au Kef, au siège de l'organisation F.L.N. de cette ville (dont le responsable fait également partie de la conju-

Ali Hambli refuse d'obéir aux ordres



Bellec

ration). C'est là que doivent être prises les ultimes décisions pour la mise en route du complot.

Malheureusement pour les dissidents, trop de gens ont été mis dans la confidence, des « fuites » se produisent et des informations précises sur la « réunion fractionnelle » du Kef parviennent, dès le 15 novembre, à Boussouf d'abord, puis à Chérif Mahmoud, enfin à Krim Belkacem.

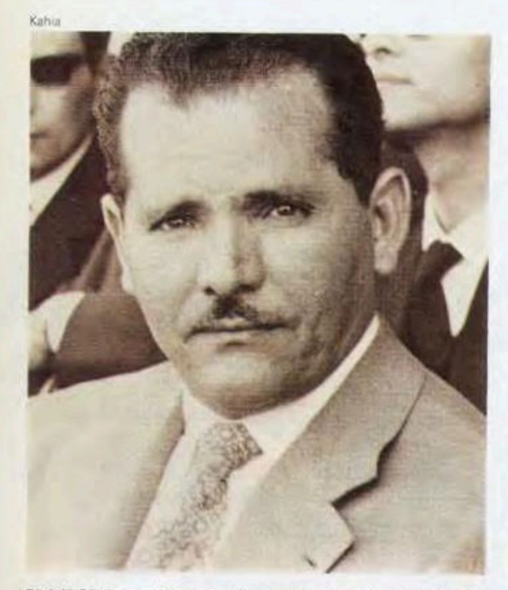
« Tous nos ennemis sont réunis là comme dans une souricière, dit le vice-président du G.P.R.A. Il faut saisir d'urgence cette chance unique de les capturer tous. »

Sur ce point, les quatre colonels du G.P.R.A. sont d'accord, mais ils discutent longuement entre eux pour savoir si c'est une unité légale de l'A.L.N. qui procédera à ces arrestations ou si le soin de mener cette opération sera laissé aux autorités tunisiennes. Désireux de ne pas se créer des difficultés avec Bourguiba dans une affaire où la solidarité tunisienne est directement en jeu, les ministres décident, finalement, d'alerter le responsable des services de sécurité tunisiens, Taïeb Mehri, pour lui demander d'intervenir.

Une situation ambiguë

Dans la nuit du 16 au 17 novembre, plusieurs dizaines de gendarmes, policiers et gardes nationaux tunisiens, renforcés par quelques soldats de l'A.L.N., se déploient autour du local du Kef où les conjurés – une vingtaine en tout – viennent à peine de commencer leur réunion, et pénètrent en force dans les lieux. Complètement pris au dépourvu par cet assaut, Lamouri, Nouaoura, Ouchria, Laskri Amara Bouglès, Belhouchet, Draia, Messadia et de jeunes officiers comme Belhadj, Oughilas et R'Haissini sont facilement arrêtés. Les militaires et les policiers tunisiens profitent de l'occasion pour saisir, au centre d'écoutes radiophoniques et de transmissions de l'A.L.N. du Kef, divers documents d'archives.

Kahia



Chérif Mahmoud. Les conjurés contestent son autorité.

Dans les jours qui suivent, les « forces de l'ordre » tunisiennes et des unités algériennes fidèles au G.P.R.A. effectuent, notamment dans la banlieue de Tunis, au Bardo, à El-Manza, à Ghardimaou, des perquisitions dans des bases ou des centres algériens soupçonnés d'abriter des partisans de Lamouri. Deux ou trois katibas, dont les chefs, bien que n'ayant pas trempé dans le complot, avaient manifesté certaines sympathies envers le colonel incarcéré, font mouvement de leur propre autorité entre Ghardimaou et Sakiet-Sidi-Youssef, et elles se placent, vis-à-vis du G.P.R.A., dans une situation ambiguë : pas de dissidence ouverte mais pas non plus de loyalisme absolu.

Tandis que Bourguiba, pour nourrir sa polémique contre Nasser, grossit tous ces événements (il affirme même, dans un discours du 24 novembre, que « des officiers égyptiens se sont introduits en Tunisie pour tenter de soudoyer des membres du F.L.N.), le G.P.R.A. fait tout, au contraire, pour les minimiser. Prenant position, lui aussi, le 24 novembre, le porte-parole du G.P.R.A. se contente d'évoquer « un cas d'insubordination semblable à ceux qui se produisent dans toutes les armées du monde ».

Krim Belkacem a effectivement la situation bien en main et il réussit même à rétablir pleinement son autorité sur les quelques groupes de l'A.L.N. qui s'étaient montrés hésitants. La seule unité qui refuse d'obéir à ses ordres est le bataillon d'Ali Hambli (150 soldats), qui tient une partie du djebel Harraba et du djebel Sidi-Ahmed, aux confins algéro-tunisiens. Une offensive menée contre lui, les 15 et 16 janvier, par des forces de Si Nasser (Mohammedi Saïd), épaulées par des soldats tunisiens, ne parvient pas à le déloger de ses positions.

Le banc de la défense

Lorsque se produit cet accrochage – qui prolonge l'épisode du « complot des colonels » –, l'instruction de l' « affaire Lamouri » est déjà très avancée. Krim Belkacem s'est rendu plusieurs fois dans les prisons de Den-Den, de Mornag et de Beja pour interroger les accusés qui y sont incarcérés et il a établi un volumineux dossier.

Le tribunal militaire chargé de juger l'affaire est constitué au début de mars 1959. Le président en est le colonel Boumediene, assisté du colonel Si Sadek (l'ancien chef de la wilaya 4, Slimane Dehilès), du capitaine Khalifa et des lieutenants Machi et Abdelaziz. Le rôle de commissaire du gouvernement (procureur) est dévolu à un officier de l'état-major de l'est, le commandant Ali Menjli, assisté d'un officier de l'état-major de l'ouest, le commandant Slimane (1). Plusieurs officiers désignés d'office ou volontaires – et parmi eux, un vétéran des

(1) Alias Kaïd Ahmed.

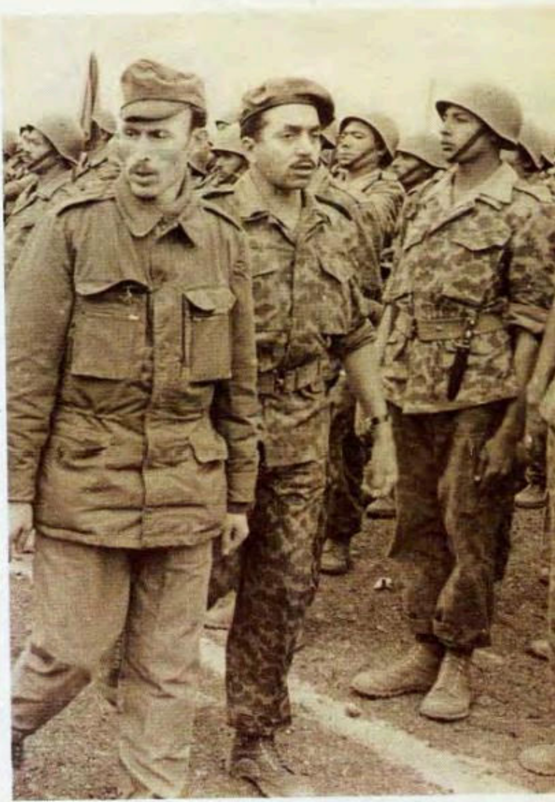


Photo de gauche : **La Calle, charmante station estivale aux confins de la côte algérienne. Le chef de la zone de Souk-Ahras, le colonel Laskri Amara Bouglès, l'un des conjurés, y fut horloger.** ***Ci-dessous :*** **cette modeste demeure de Ghardimaou, en Tunisie, abrite certains chefs de l'A.L.N.** ***A droite :*** **le colonel Boumediene, chef d'état-major de l'A.L.N., passe en revue des troupes. Boumediene présidera la cour martiale constituée pour juger les conjurés au début de mars 1959.**



Kahia





Holmès-Lebel

combats dans l'Aurès, Tahar Zbiri, et un jeune étudiant engagé dans l'A.L.N., Hadj Ben Abdelkader Azzout – occuperont le banc de la défense.

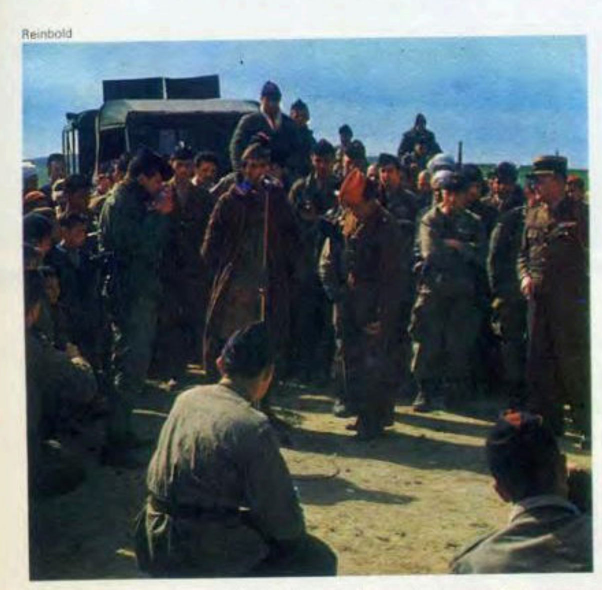
Cette cour de justice siège du 12 au 14 mars 1959. Elle condamne à mort les quatre colonels – Lamouri, Nouaoura, Amara Bouglès et Ouchria – instigateurs du complot, mais les commandants qui les avaient suivis – Abdallah Belhouchet, Mohamed Chérif Messadia et Ahmed Draia – s'en tirent avec des peines légères : deux ans de prison. Cette différence de traitement s'explique par les sentiments politiques des juges, et notamment du président de la cour, Houari Boumediene. Celui-ci, déjà fort sévère pour le G.P.R.A., comprend assez bien les sentiments de révolte qui ont pu animer de jeunes cadres de l'A.L.N., à ses yeux récupérables (2), mais il refuse d'admettre qu'au sommet de la hiérarchie du commandement, qui est aussi la hiérarchie des responsabilités, des colonels mettent en péril, par des actions hasardeuses, l'unité encore fragile de l'A.L.N.

Les condamnés à mort sont fusillés au camp d'El-Djenen dans la nuit du 15 au 16 mars 1959. Une nouvelle offensive, payante cette fois, est lancée par les forces de Si Nasser contre Ali Hambli et ses hommes qui, encerclés, décident d'échapper à leurs poursuivants en se rendant, le 21 mars, à des troupes françaises – du 3e hussards – montant la garde à la frontière. Le ralliement du chef dissident – qui coïncide avec un séjour de Michel Debré à Constantine – est monté en épingle par les services psychologiques de l'armée française. Ali Hambli demande, en effet, à bénéficier de la « paix des braves » et il tient des propos sévères contre « les responsables embourgeoisés du G.P.R.A. ». Il évoque d'autre part, longuement – en les grossissant – les dissensions qui se sont produites au sein de l'Armée de libération nationale, et c'est par lui que les autorités françaises sont informées avec précision de tous les détails du « complot des colonels ». **H**

(2) Les trois commandants seront effectivement chargés, en 1960, d'une mission de confiance dans l'extrême Sud, à la frontière algéro-malienne.

Albert Paul LENTIN

Reinbold



Ali Hambli. Il s'est rendu à l'armée française avec ses troupes.

Mandery/C.E.D.R.I.



Tadjerouine, en Tunisie, chef-lieu d'un caïdat. Au fond, le djebel Sidi-Ahmed, fief d'Ali Hambli.



La femme et l'enfant en marche « vers l'alfa ». La récolte appelle des milliers de bras. Les nomades affluent de partout.



Photos Marguerite Sy

Arrivée d'une caravane sur les hauts plateaux. Comme chaque printemps, les nomades montent vers la « mer d'alfa ».



Le marché de Zoui, petite ville bâtie sur l'emplacement

SOLEIL, ALFA ET CARAVANES

POUR les nomades d'Algérie, l'alfa et le palmier-dattier sont les deux pôles du pays.

Un phénomène vital pousse, au printemps, les hommes de l'errance vers ces quatre millions d'hectares que l'on nomme la « mer d'alfa » : steppe infinie des hauts plateaux limitée, au nord, par l'Atlas tellien, au sud par l'Atlas saharien dont



l'antique Vazaivi, dont les ruines sont très étendues, à trente kilomètres de Khenchela. Sous un soleil d'été implacable, des femmes aux vêtements colorés se reposent et bavardent.

les massifs, séparés par des cols et par des couloirs, évoquent — l'image a fait fortune — des chenilles processionnaires.

Récolte appelant des milliers de bras; dur travail sous le soleil d'été, dans le vent des steppes, à une altitude variant de 1 000 à 1 300 mètres. Nourriture pour les bêtes, dans les zones de pacage soigneusement délimitées. Air sain, souvent frais la nuit, alors que les sables d'où sont montées les caravanes brûlent inexorablement.

Quand la chaleur fléchit, aux approches de l'automne; quand les dattes — autre récolte, immense — mûrissent sur des millions de palmiers, une poussée non moins vitale que celle du printemps ramène les nomades vers les oasis. Les familles plient leurs tentes, noires ou rouge et noir selon les tribus. Chacun entasse sa demeure et ce qui lui sert de mobilier : coussins, couvertures, plats de bois, ustensiles de cuivre, sur ce « vaisseau » vivant et renâclant que 200 kilos n'effraient pas : le chameau, roi incompris des moyens de transport.

Les aïeules sans âge, édentées, couron-



Cueillette de l'alfa. L'Algérie compte quatre millions d'hectares d'alfa. C'est la grande richesse du Sud oranais. Plusieurs fabriques de papier et de cellulose on

les femmes assez jeunes pour attirer les regards disparaissent dans des palanquins

nent les sacs de grain ou de fourrage qui pendent sur les flancs de la bête. On creuse pour elles des nids dans la literie et les tapis. Des petits enfants, le chien fatigué et les poules s'y ajoutent. Tout ce monde tangue en famille. Quant aux femmes assez jeunes encore pour exciter les convoitises, elles disparaissent, bien malgré elles, dans des palanquins primitifs, les rouges *bassours*, dont leurs mains brunes écartent les pans pour voir plus que pour respirer, quand l'œil redoutable du maître regarde ailleurs.

Adieu, alfa, providence de l'été! Voici le reflux après le flux. La marée bruissante, multicolore, descend des hauts plateaux vers les terres nostalgiques qu'on aime. Vous y plongez à contre-courant si vous avez la prétention de monter alors du désert vers le littoral, comme vous vous y êtes enfoncé, presque noyé, au mois de mai, en descendant du Tell vers les oasis.

Canaliser les caravanes, répartir au mieux, une fois arrivés, les gens et les bêtes, ce n'est pas un mince travail pour ceux qui doivent veiller au bon ordre général. Il faut empêcher les troupeaux de dévaster les terrains réservés pour la récolte. Celle-ci ne commence guère qu'en juillet, les mois précédents étant l'époque de la floraison des plantes et de leur fructification.

Dans la steppe, les dos courbés

Moment heureux, impatiemment attendu, que celui où le signal de la récolte est donné. Hommes, femmes, enfants se répandent sur le terrain qu'on leur attribue. Chacun est muni du bâtonnet indispensable. On doit y enrouler les tiges et rompre celles-ci d'un coup sec pour ne pas arracher le pied. Graminée vivace et fasciculée, l'alfa monte, comme on le sait, d'un rhizome; les feuilles sortent d'une gaine, par trois généralement, comme me le rappelle un précieux petit album offert par une enfant de là-bas. « C'est difficile, expliquait-elle, d'enrouler ça autour du bâton et de tirer : crac!... Je me faisais mal aux doigts d'abord. Mon père criait : « Attention! tu arraches tout! » Vite, j'ai su, et après j'avais un gros tas, comme le tas des autres. »

Les plantes, buissonneuses, de hauteur inégale, peuvent avoir de 0,25 m à 1,25 m. Elles sont vertes après les pluies, au printemps; mais des moirures grises y courent bientôt, et la steppe d'abord riante devient couleur d'ardoise. Les feuilles, qui faisaient songer à des rubans étroits, se rapprochent de plus en plus du jonc. « Elles sont *rubanées* et puis *jonciformes!* » précisaient fièrement celles de mes petites amies qui avaient mis à profit les leçons de l'école.

Partout, dans la steppe, les dos sont courbés. Pendant que certains travailleurs cueillent, d'autres lient l'alfa en gerbes de

A El-Aouedj, petit village perdu au milieu des plaines ▶ d'alfa, des jeunes filles transportent sur des ânons la précieuse graminée. La récolte de l'alfa ne commence qu'en juillet. Pour le cueillir, il faut enrouler les tiges sur un bâton et les rompre d'un coup sec.



Marguerite Sy

Coll. Carlus

créées à Alger et à Bougie.

A Wagram, dans le Sud oranais, des semi-nomades. Wagram est un petit hameau situé à 20 kilomètres de Saïda. Une région fertile au climat rude mais sain.

cinq à six kilos, nommées *chapas*. Anes et chameaux attendent qu'on les charge. Les chameaux font de grosses taches sombres dans l'infinie étendue grise. On dirait, de loin, un champ d'orge où des meules vivantes se déplaceraient.

Quand les bêtes arrivent au chantier, les femmes nettoient sommairement les *chapas*, terreuses ou mêlées d'armoise et autres plantes étrangères. Les hommes groupent ces gerbes en meules. Chez les nomades, hommes et femmes travaillent dans le voisinage les uns des autres, sans gêne. Ils se réunissent d'ailleurs par familles, et celles-ci, de cousinage en cousinage, ont des allures de tribus.

Mangin/Atlas-Photo

Un ordre guttural les arrête

Reste à comprimer les *chapas* pour en faire des balles cordées, quadrangulaires. La presse y travaille curieusement. Deux chevaux tournent sur le chantier, comme des ânes autour d'une noria. Un ordre guttural les arrête ou les fait repartir. Le manège actionne une chaîne souterraine commandant la presse, placée plus loin. Ainsi se forment des balles pesant de 150 à 180 kilos.

Les cordes qui lient ces pesantes balles sont filées sur le chantier même : autre usage de l'alfa.

Des camions transportent ces richesses jusqu'aux gares et aux ports d'embarquement. L'Angleterre fut longtemps le ▶

Une caravane de nomades monte vers les hauts plateaux. Ici, la végétation ne comporte guère que des arbustes rabougris. Les arbres supportent mal en effet les longs étés brûlants.

Marguerite Sy

l'alfa est le pain quotidien des nomades

plus gros acheteur d'alfa. Le chiffre de 350 000 tonnes par an était atteint, d'ordinaire, avant la guerre d'Algérie. Éditeurs et papetiers apprécient le papier léger, bouffant et soyeux que donne la graminée grise des hauts plateaux. Mais qui pense à la steppe inondée de soleil et de vent, aux nomades, aux caravanes, quand il feuillette une édition de luxe « tirée sur papier d'alfa »?

Les fabriques de papier furent lentes à s'installer en Algérie, où la nature de l'eau pose de sérieux problèmes.

Mes petites amies de Géryville et autres régions alfatières énuméraient, et souvent m'apportaient, des objets tressés, faits d'alfa : corbeilles, entonnoirs, nattes, couffins, chaussures, bâts d'âne, « escourtins »... Elles ont dessiné naïvement plusieurs de ces choses sur l'album que j'ai conservé. Dures et flexibles à la fois sont les trois feuilles gainées fixées sur la couverture. « Et, ajoutaient-elles, on se chauffe avec l'alfa, tu sais? »

Comment ne pas regretter que de trop vastes fortunes soient sorties de ces millions d'hectares pour un petit nombre de privilégiés qui ne surent pas comprendre à temps? L'alfa, c'était le pain quotidien pour les nomades. Ce nom n'évoquait, pour d'autres, que de l'argent... trop d'argent. Même désordre, lourd de révoltes et de tragédies, en Amérique du Sud et en tant d'autres lieux du monde. **H**

Marguerite SY





Après la récolte, le regroupement pour cette nomade.

Marguerite Sy



Marché de l'alfa. Bruyant et coloré. Les feuilles servent à la fabrication du papier, à la sparterie et au tissage.

Documentation arabe

HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les lundis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : *Maurice Dumoncel*
Directeur des périodiques : *Georges Mazoyer*

Directeur : *Yves Courrière*
Conseiller auprès de la Direction : *Général Beaufre*
Rédacteur en chef : *Jean Fontugne*
Adjoints : *Jacques Kohlmann*, *Marie Elbe*
Chef service photo : *François Wittmann*
Directeur des publications Historia : *Christian Melchior-Bonnet*
Administration : *Christian Clerc*
Maquettiste : *Edmond Fréson*

Dessinateur : *John Batchelor*
Fabrication : *Roger Brimeur*
Secrétariat de la rédaction : *Brigitte Le Pelley Fonteny*
Adjoint : *Charles Meyer*
Directeur de la promotion : *Jacques Jourquin*
Assistantes : *Chantal de Pinsun*, *Françoise Rose*
Relations publiques : *Claude Bénédick*
Abonnements : *Jean-Loup Pellé*

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14e. **Tél. 707-17-89.**
Télex 21311. Publio Réf.-581.
Prix de vente au numéro : France, 3 F. – Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE : 61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89. CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.
BELGIQUE : S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin. B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29. CCP BRUXELLES 1882-34.

Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.

RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.

NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements peuvent être pris à partir du n° 194 (nouvelle série Historia Magazine-Guerre d'Algérie) ou du numéro en cours.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.

CHRONOLOGIE
(mars 1959)

FRANCE ET COMMUNAUTÉ

4-5 : visite du chancelier Adenauer à Paris.
7 : premier indice de retrait de la France de l'O.T.A.N.
8-15 : premier et second tour des élections municipales : forte abstention, gains de l'U.N.R. et des modérés.
12 : inauguration du Conseil constitutionnel.
18 : grève des travailleurs du bâtiment.
21 : Michel Debré à la Télévision : « Pacifier, épanouir l'Algérie, c'est notre plus grande tâche ».
25 : importante conférence de presse du général de Gaulle.
29 : mort d'André Siegfried.

AFRIQUE DU NORD ET MOYEN-ORIENT

5 : formation du gouvernement Abboud au Soudan.
5 : signature d'accords bilatéraux entre les États-Unis, la Turquie, l'Iran et le Pakistan.
8 : soulèvement militaire en Irak.
10 : expulsion d'Irak de neuf membres de l'ambassade de l'U.R.S.S.
16 : accord économique soviéto-irakien.
22-24 : Michel Debré à Constantine : « La France restera en Algérie. »
24 : retrait de l'Irak du pacte de Bagdad.
25 : rencontre des présidents Nasser et Chehab à la frontière libanaise.
31 : signature de six conventions de coopération entre la Tunisie et le Maroc.

AMÉRIQUE

3 : lancement aux États-Unis de « Pionnier IV ».
13 : message du président Eisenhower sur l'aide à l'étranger.
23 : réception du roi Hussein de Jordanie à Washington.

ASIE

7 : crédit soviétique de 700 millions de roubles au Nord-Vietnam.
9-16 : Hussein de Jordanie en visite à Taïwan.
15-27 : visite du premier ministre Nehru dans les États indochinois.
21 : troubles sérieux au Tibet. Le dalaï-lama prend la fuite.
26 : la Chine dissout le gouvernement local tibétain et nomme le panchen-lama président du « Comité préparatoire ».

EUROPE

2 : visite du maréchal Tito à Rhodes.
3 : accord culturel soviéto-britannique.
4 : visite de Khrouchtchev à Berlin-Est.
16 : rétablissement des relations diplomatiques (rompues depuis cinq ans) entre l'U.R.S.S. et l'Australie.
19 : accord économique franco-roumain.
25 : accord sur les échanges de personnes entre l'Allemagne fédérale et l'U.R.S.S.
26 : rétablissement des relations diplomatiques entre les États-Unis et la Bulgarie.

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO



PRISONNIER DANS LE MAQUIS KABYLE

Sommaire

● Guerre, guérilla ou terrorisme ?
Le G.P.R.A., réuni au Caire, est inquiet. Des chefs de wilaya écrivent, menacent, veulent « s'expliquer ». Les renforts ne passent plus à travers les barrages. La situation militaire se dégrade. Où en est l'A.L.N. en ce début de l'année 1959 ?

● Votes à gogo
De nombreuses consultations électorales se sont déroulées depuis l'arrivée au pouvoir du général de Gaulle. Elles ont, certes, confirmé la popularité du président du Conseil, devenu président de la République, écarté pour une courte durée les chefs des partis de l'opposition des assemblées parlementaires, mais surtout inquiété les Français musulmans qui avaient participé aux manifestations de fraternisation. Le miracle est-il devenu impossible ?

● Prisonnier dans le maquis
« Un militaire a sauté du talus et me fait signe de ralentir. Plus j'approche, plus son uniforme me paraît bizarre... Soudain, je comprends, je me trouve en présence d'un soldat de l'A.L.N. Le pistolet mitrailleur braqué sur moi ne me laisse plus aucun doute. « Marche ! » Une longue captivité commençait.

● Convoi pour Tidmimine
Tout au long de la guerre d'Algérie, chaque jour, des convois sillonnaient les routes d'Afrique du Nord pour ravitailler les postes militaires isolés dans le djebel. Un de ces « routiers » raconte ce que furent pour lui ces missions dangereuses.

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 1er trim. 1973. — N° d'imp. C. 70.
Librairie Jules Tallandier, Paris N° 2083. — Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL. — N° 277 - 8 janvier 1973.



La Dépêche

DE CONSTANTINE ET DE L'EST ALGERIEN

JEUDI 26 MARS 1959
Prix : 25 Fr. Métropole : 35 Fr.

AU COURS DE SA PREMIÈRE CONFÉRENCE DE PRESSE A L'ELYSÉE DEVANT 600 JOURNALISTES

Le Président de Gaulle met en garde l'URSS contre tout acte hostile à Berlin

Les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la France ne doivent pas accepter que le passage de Berlin soit barré à leurs troupes

La France et l'Allemagne sont décidées à coopérer

ALGÉRIE : La France a élaboré un programme net et ferme. Elle s'en tient à ce programme

(DE NOTRE REDACTION PARISIENNE)

C'EST la première fois dans les annales politiques de la France qu'un Président de la République donne une conférence de presse à l'Elysée et évoque publiquement les questions les plus graves et les plus controversées de politique intérieure et extérieure pour préciser et expliquer la position et le point de vue français.



Le général de Gaulle photographié au cours de son dernier discours

Suite page 3

ENTRÉS DEPUIS UN AN EN DISSIDENCE

Les 156 rebelles ralliés et leur chef Hambli Ali ne voulaient plus se battre contre les troupes françaises et luttaient en Tunisie contre le F.L.N. et l'armée de Bourguiba

LES DISSENSSIONS ENTRE CHEFS REBELLES CONFIRMÉES par ceux qui ont choisi la "paix des braves"

(DE NOTRE ENVOYÉ SPECIAL ROGER GAUDIN)

Suite page 4

Deux Conseils interministériels hier à Matignon

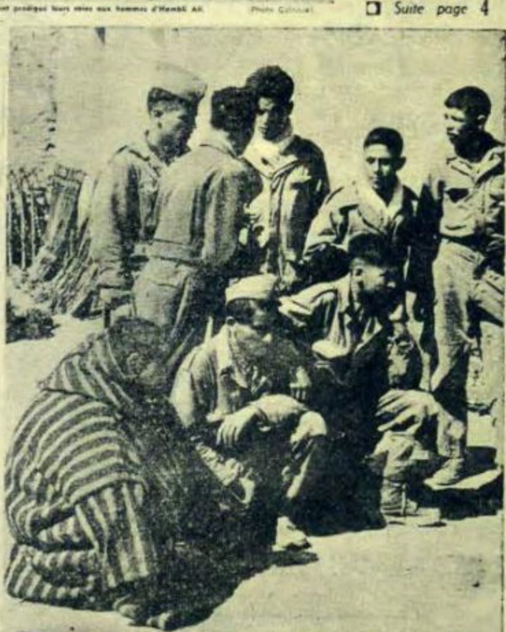
Le premier a été consacré aux mesures à prendre en faveur des Français rapatriés du Maroc et de Tunisie

LE SECOND S'EST OCCUPÉ DU FINANCEMENT DE LA CONSTRUCTION

Suite page 3







M. DEBRÉ rendra compte aujourd'hui au Conseil des Ministres de son voyage dans le Constantinois

LE Conseil des Ministres se réunira cet après-midi à 15 h. 30, à l'Elysée, sous la présidence du général de Gaulle, Président de la République.

Le Premier Ministre, M. Michel Debré, fera un compte rendu de son voyage dans le Constantinois.

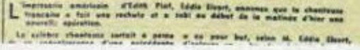


Le roi Hussein s'entretient avec le président Eisenhower



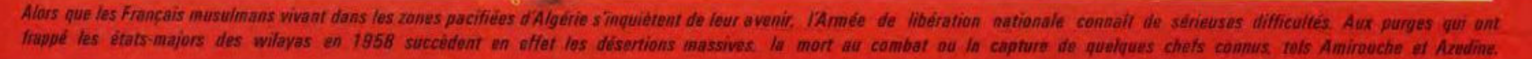
Une auto capote près de Saint-Charles

Une assistante sociale grièvement blessée



EDITH PIAF FAIT UNE RECHUTE

La célèbre chanteuse a dû subir une nouvelle opération


Alors que les Français musulmans vivant dans les zones pacifiées d'Algérie s'inquiètent de leur avenir, l'Armée de libération nationale connaît de sérieuses difficultés. Aux purges qui ont frappé les états-majors des wilayas en 1958 succèdent en effet les désertions massives, la mort au combat ou la capture de quelques chefs connus, tels Amirouche et Azedine.